

fit attention. Seulement un matelot portugais demanda : Qui sont donc ces gens-là , le chapeau sur la tête ? *Sao Inglezes, fideputas !* (*Ce sont des Anglais, enfans de p...*) répondit un autre , et la chose finit là. A l'enterrement du prince de Waldeck , j'entendis dire à un homme du commun : « il était hérétique , mais c'était un brave homme ! » *Um muyto bom homem !* Je me mêlai dans la foule , et je n'entendis partout que des éloges de ce prince aimable , qu'on portait alors au cimetière des Protestans. On me dit même qu'il s'était refusé , à l'article de la mort , à l'invitation ordinaire de se faire catholique , et je fus étonné de voir approuver généralement ce refus : « car , disait-on , chacun doit vivre et mourir dans sa religion. » Le Portugais prend chaque étranger pour un hérétique ; malgré cela , il ne laisse pas que d'être civil et complaisant. Ces traits prouvent que cette nation a , depuis longtems , perdu son fanatisme , vraisemblablement par ses liaisons avec les Anglais.

Cette légèreté des Portugais de ne regarder le culte que comme une espèce de spectacle,

tacle , peut être considérée comme une des principales causes de la tolérance qui règne dans ce pays. Pour peu qu'on soit fortuné , on achète la permission de travailler les jours de fêtes. Aussi n'est-il pas rare de voir , aux environs de Lisbonne , les champs et les vignes remplis d'ouvriers , même les jours de fêtes marquantes. Sous le rapport du commerce public , le dimanche est fêté à Londres bien plus rigoureusement qu'à Lisbonne. Mais , à la vérité , ce penchant populaire a encore des inconvéniens plus grands. Le peu de soin à enseigner la morale , base de toute véritable religion , fait que la foule reste toujours dans l'ignorance , et continue d'être le jouet d'un clergé lui-même ignorant. Le dernier gouvernement , celui d'un reine faible et dévote , a tout fait pour soutenir la considération des ecclésiastiques , et ce ne peut être qu'un effet de l'esprit du siècle , et de celui de la nation , si l'Inquisition s'est contentée de tenir le clergé en bride , et de n'attaquer que des auteurs sans protection. La crainte d'une révolution contribue peut-être à ce que le gouvernement aime à voir le peuple entre les mains

du clergé. Il redoute des *Chabots*, des *Chaumettes*, qui, en Portugal et en Espagne se trouveraient bien vite à la suite d'une secousse politique.

Le défaut absolu de lumières n'est peut-être pas aussi dangereux que les demi-lumières qui produisent des fureurs populaires. Croirait-on que les moines les plus savans de Portugal, les *Oratoriens* (appelés par dérision *Manu-Grecos*), sont précisément ceux qui persécutent le plus impitoyablement les hérétiques? Prétendent-ils donc faire un commerce exclusif de toutes les connaissances, en favorisant la stupidité du peuple? Le confesseur de la reine, *Don Francisco Gomez*, est de cette congrégation, et l'on connaît ce fanatique.

C H A P I T R E X X.

Etablissemens publics à Lisbonne.

LISBONNE ne manque pas entièrement d'établissemens littéraires. Le premier et le plus important, sans doute, est l'*Académie des Sciences*, créée par la reine actuelle, au commencement de son règne, pour favoriser les sciences, que *Pombal* avait négligées. Son président est le duc de la *Foës* (la *Fons*), de la maison royale de Bragance, généralissime des troupes, et un des premiers grands du royaume. Ce duc a voyagé dans les pays étrangers; il est le protecteur des savans: il est original, mais il n'est pas sans connaissances, et a une assez bonne tête. Le secrétaire de l'académie est *Don José Corréa da Serra*, actuellement en voyage pour Londres, où j'ai eu le plaisir de le connaître. Ce savant fait honneur à sa nation, par ses connaissances, son esprit et son

instruction. Avec ces avantages , il était tout simple qu'il eût des démêlés avec les moines de l'Inquisition , dont le résultat fut tel , qu'il jugea plus à propos pour lui d'aller vivre chez l'étranger. Il a cependant conservé sa place. Son substitut est *Don Francisco de Borja Garçao Stockler* (1) , qui s'est également attiré quelques affaires désagréables par son *Eloge de d'Alembert* , dans les *Mémoires de l'Académie*. Ce mémoire était trop bien et trop librement écrit pour ce pays. Cette académie a déjà beaucoup fait pour les sciences. Elle a publié six volumes de *Memorias da Litteratura Portugueza* , qui contiennent , pour la plupart , des dissertations sur l'histoire et la jurisprudence du Portugal ; trois volumes de *Memorias*

(1) J'ai cité tous ces noms avec dessein , parce que tous les étrangers ont l'habitude de les mutiler. On s'appelle dans la société par son nom de baptême , ainsi il ne faut jamais l'omettre. Les autres noms sont des noms de famille qui indiquent les alliances des familles entr'elles. M. de Jungk a tort de trouver ridicule que la bibliothèque de *Barbosa* soit distribuée par noms de baptême , car la diversité des noms de famille n'est pas beaucoup plus grande.

Economicas, où l'on trouve d'excellens traités; deux volumes des *Memorias Premiadas*, dont le premier contient des mémoires sur la culture et sur les engrais du pays, et l'autre, sur la culture des vignes. Pendant quelques années, la continuation de ces mémoires avait été interrompue; on y trouve plusieurs dissertations assez curieuses. L'académie a aussi fait paraître, plusieurs autres ouvrages importans, parmi lesquels je me contenterai de citer la *Flora Cochinchinensis de Loureiro*. Tous les livres qui traitent d'objets scientifiques, s'impriment ici aux frais du gouvernement. Le nombre des amateurs est trop petit, pour qu'un éditeur pût s'en tirer; aussi la littérature est-elle encore dans l'enfance. Il y a peu d'écrits, il n'existe aucune réputation littéraire bien établie. Rien ne peut aider les savans, que leurs liaisons avec les universités (1), etc.

(1) L'Académie est composée de membres honoraires, parmi lesquels on compte tous les ministres

De plus , la reine a institué , en 1799 , une *Académie de Géographie* , spécialement destinée pour le Portugal , qui a déjà terminé une nouvelle carte du royaume , qu'on est sur le point de publier. Toutes les cartes du Portugal qu'on a faites jusqu'à présent , sont extrêmement fautive , même la grande , en huit feuilles , de *Lopez* ; par conséquent , les cartes allemandes ne le sont pas moins , sans en excepter la dernière de *Mannert* , qui est gravée d'après les cartes précitées.

Le *Collège des Nobles* , qui occupe un bâtiment vaste et d'une belle architecture , fondé en 1761 ; l'*Academia Real das Guardas Marinhas* , fondée en 1782 ; l'*Academia Real da Marinha* (de la Marine) , fondée en 1779 ; et l'*Academia Real*

et les gens de considération de Lisbonne ; de membres étrangers (*Socios veteranos*) , et d'académiciens proprement dits , divisés en trois classes ; savoir : celle de l'histoire naturelle , des mathématiques et de littérature ; d'associés libres , et d'un grand nombre de correspondans , parmi lesquels notre géomètre , le célèbre *Kœstner* , tient le premier rang.

da Fortificação, fondée en 1790, ont toutes leurs professeurs (*Lentes*). Mais tous ces établissemens sont sans activité. D'ailleurs, il y a encore à Lisbonne des professeurs salariés par le gouvernement, pour l'instruction de la jeunesse ; ainsi ce ne sont pas les moyens, mais le choix des moyens qui manque. Le principal défaut, c'est qu'on n'a pas encore acquis le goût des sciences, ou qu'on ignore l'art de l'inspirer.

Il existe aussi des bibliothèques publiques à Lisbonne, qui ne sont pas, à la vérité, au nombre des meilleures, mais qui ne sont pas non plus aussi mauvaises que le disent quelques voyageurs, qui se sont contentés d'y jeter en passant un coup-d'œil superficiel. C'est porter un jugement bien inconsidéré et bien injuste, lorsqu'effrayé par les volumineux *Acta Sanctorum*, on ne se donne pas la peine de demander d'autres ouvrages.

La première de ces bibliothèques, dans le grand bâtiment sur la place du Commerce, renferme plusieurs ouvrages importants, même quelques ouvrages d'histoire naturelle très-curieux. Je connais plus particulièrement la bibliothèque du couvent

des bénédictins de *Nossa Senhora de Jesus*, parce que j'en étais plus voisin : on y trouve une collection très-complète d'ouvrages portugais et espagnols modernes ; elle ne manque pas non plus d'ouvrages français. On y trouve l'édition complète de l'Encyclopédie par ordre de matières. Quant aux ouvrages allemands, en général, il ne faut pas en chercher dans les pays étrangers, la bibliothèque nationale de Paris même, étant d'une pauvreté remarquable à cet égard. On trouve cependant dans toutes les bibliothèques portugaises, les ouvrages latins de *Wolf*, l'Histoire de la Philosophie par *Brucker*, et d'autres écrits de cette époque. Après la littérature française, celle d'Italie a le pas, et (ce qu'on ne devrait pas attendre) la bibliothèque en est beaucoup mieux fournie, que d'écrits de littérature anglaise. Malgré leurs liaisons avec cette nation, les Portugais n'apprennent que rarement l'anglais ; mais tous, pour peu qu'ils soient instruits, lisent le français. Enfin, ces deux bibliothèques peuvent soutenir la comparaison avec plusieurs bibliothèques

publiques de villes considérables de l'Allemagne. Une troisième bibliothèque, dans le couvent de *St. Vincente de Fora*, n'est pas, à la vérité, consacrée à l'usage du public, mais il suffit d'y être une fois admis, pour pouvoir la fréquenter à toute heure. Elle contient une collection très-complète d'ouvrages portugais en tout genre.

Il y a différentes librairies à Lisbonne, mais dont les propriétaires ne font pas d'affaires avec l'étranger. Je me contente de citer à cet égard la veuve *Bertrand et fils*, près de l'église de *Nossa Senhora dos Martyres acima do Xiado*. On s'y procure facilement tous les ouvrages nouveaux portugais, au prix indiqué sur le catalogue. Le prix de chaque livre est imprimé en tête de l'ouvrage, et le libraire se contente d'un léger bénéfice. Les plaintes de *M. de Jungk*, dans la préface de sa Grammaire portugaise, seraient aujourd'hui mal fondées.

A entendre l'Almanach Royal, il existe à Lisbonne une grande quantité de collections d'histoire naturelle, des laboratoires chimiques et des jardins botaniques; mais il ne faut pas trop s'y fier. Plusieurs

de ces établissemens ne méritent pas la moindre attention. Si le jardin du marquis d'*Abrantes* pouvait mériter le nom d'un jardin botanique , plusieurs des plus petites villes d'Allemagne seraient en droit de se vanter d'un pareil avantage. Assurément ce ne peut être que par plaisanterie que le fils du ministre de la guerre , *Don Luiz Pinto Maximo* , a laissé citer , dans l'*Almanach Royal* , ses collections et son laboratoire (1).

Toutefois , le cabinet d'histoire naturelle à *Ajuda* mérite d'être vu : il ne soutient pas , à la vérité , la comparaison avec celui de Paris , ni même avec celui de Madrid ; il est petit , aucune partie n'y est complète ; on y trouve moins d'objets relatifs au Brésil , qu'on ne devrait s'y attendre : cependant on y remarque plusieurs pièces importantes. Le morceau de mine de cuivre vierge qu'on y conserve , et qu'on a trouvé dans un vallon , à deux *legoas* de *Cachoeira* , et à quatorze

(1) Il ne faut donc attribuer qu'à un effet de politesse , les louanges accordées par Mr. M. Tilesius pour de pareils objets , dans son *Supplément du Nouveau Tableau de Lisbonne*.

legoas de *Baja* en Brésil, est d'une grandeur et d'un prix extraordinaires. Il pèse, d'après *Vandelly*, 2616 liv.; il a, dans sa plus grande longueur, 3 pieds 2 pouces; dans sa plus grande largeur, 2 pieds 1 pouce 6 lignes, et, dans sa plus grande épaisseur, 10 pouces : sa surface est raboteuse, couverte çà et là de malachite et d'ocre de fer. Mais on a fait la bévue impardonnable de le polir d'un côté, pour y graver une inscription. Les minéralogistes verront par-là combien cette pièce doit être curieuse dans son genre. Outre cet objet, on trouve encore dans cette collection une pierre élastique de sable, couverte de cristal de spath calcaire. Dans le même bâtiment, est un laboratoire chimique, et derrière celui-ci le jardin botanique.

Ce jardin est supérieurement bien situé. On y jouit d'une vue délicieuse, qui donne à la fois sur la rivière et sur la mer, et d'où l'on découvre, ainsi que dans le Jardin des Plantes à Paris, une grande partie de la ville. Il n'est pas vaste; les serres même y sont très-peu spacieuses, mais il y a un excellent bassin pour les plantes aquatiques :

sa distribution extérieure est élégante, de manière qu'il ne manque pas d'intérêt pour un botaniste. On plante dans ce jardin les végétaux qu'offre le hasard, mais on en abandonne le soin et la culture au climat, très-favorable aux plantes. On y envoie aussi du Brésil, et d'autres contrées, différens objets remarquables : on y cultivait alors plusieurs arbres à épices, afin de les envoyer au Brésil, pour les y naturaliser. Au reste, il ne faut pas s'attendre à rencontrer dans cet établissement une bonne indication des trésors qu'il renferme. Si vous demandez des renseignemens, le professeur *Vandelly* vous ouvre le *Système Vegetabilium* de *Linnée*, (édition de *Murray*;) et pour peu qu'une description qui s'offre à lui, ait quelque trait à la plante en question, ce botaniste ne balance pas un instant à lui assigner son nom. Au reste, ce docteur *Domingos Vandelly*, né en Italie, est connu des naturalistes, par quelques ouvrages, mais particulièrement par ses liaisons avec *Linnée*. On ne saurait lui disputer d'avoir été, dans sa jeunesse, un homme studieux, et d'avoir entrepris beaucoup, pour acquérir de la

célébrité. *Pontedera* a été son maître en botanique. Sous *Pombal*, il fut appelé, avec un autre Italien, *Della Bella*, de Padoue, pour professer à *Coïmbre*; de là, il est venu à Lisbonne, avec le titre d'inspecteur en chef du Muséum et du Jardin royal de Botanique. Il a, en outre, été nommé assesseur près de l'*Aula do Commercio*. Par différens moyens, il a su se procurer un revenu annuel de plus de 800 crezades. Au reste, il est bien arriéré pour les connaissances. A peine connaît-il les plantes qu'il a jadis décrites lui-même, il est également mauvais minéralogiste, et ses *Mémoires de Chimie*, insérés dans les *Memorias* de l'Académie, l'ont couvert de ridicule auprès des savans. On pourrait lui pardonner son ignorance, s'il ne se montrait pas, à ce qu'on prétend, envieux et intolérant envers ceux qui sont au dessus de lui par leur mérite.

Le second conservateur de ce cabinet et du jardin, est *Don Alexandre Rodriguez Ferreira*, dont on ne peut dire autre chose, sinon qu'il a été longtems au Brésil, et qu'il est goutteux.

Outre le Cabinet Royal, on trouve celui du marquis de *Angeja*, qui mérite d'être vu, à cause de quelques pièces, principalement pour les diamans du Brésil, enfermés dans une mine de fer.

Un autre cabinet, dans le cloître de *S. N. de Jésus*, contient beaucoup de coquillages, et quelques autres objets de prix; mais je passe à d'autres établissemens.

A Lisbonne, il y a des observatoires au couvent *des Necessidades*, dans les deux *Académies de Marine*, et dans la *citadelle*. Mais on s'applique peu, dans ces observatoires, aux observations astronomiques, faute d'instrumens.

L'hôpital royal de *St. Jozé* est en bon état; les malades y sont bien traités et bien soignés. D'après l'Almanach Royal, on y comptait au commencement de l'année 1797, mille quatre-vingt-huit malades. Pendant toute l'année il y en entra 14818; il en sortit successivement 13235; il en mourut 1579, et il y en resta 1091. Sans s'en rapporter à l'Almanach Royal, auquel on ne peut pas toujours ajouter foi, cet hospice jouit d'une réputation bien établie, même chez les étran-

gers , qui pourtant se plaisent à blâmer tout ce qui concerne le Portugal. Il y a , en outre , dans cette capitale , un hospice danois et anglais entretenu aux frais de ces deux nations.

Tous les médecins doivent avoir étudié à *Coïmbra* , et avoir obtenu du *Protomedicat* la permission d'exercer leur profession dans le royaume. Ils ne sont pas obligés de prendre le degré de docteur ; à Lisbonne on est moins sévère sur ce point que dans les autres villes. Les médecins étrangers jouissent de la liberté d'exercer selon leur méthode. Il y avait alors un médecin anglais (*Edmond More*) , qui avait la plus grande réputation. Il ne faut pas cependant s'imaginer que les médecins portugais soient , en général , des ignorans. Il y a parmi eux plusieurs gens de mérite ; l'université de *Coïmbra* n'est pas si barbare qu'on le pense. Autrefois on allait étudier à Paris ; aujourd'hui on commence à préférer Edimbourg. Il est faux que la médecine des Arabes soit encore en usage en Portugal , et les médecins portugais connaissent aussi peu *Rhazes* , *Mesue* , etc. , que les Allemands. Presque dans chaque rue , on trouve de petites pharmacies ; elles ne sont sujettes

à aucun règlement, ce qui donne lieu à des abus dangereux. Mais beaucoup ne méritent pas, d'après les renseignemens que j'ai eu occasion de me procurer à cet égard, le mal que certains voyageurs en ont dit, faute d'informations suffisantes.



C H A P I T R E X X I.

Environs de Lisbonne ; Quelus , résidence royale.

AU midi de la rivière , la campagne est semée d'habitations , quoique le pays soit sablonneux , rempli de landes et de forêts de pins. Les villages sont situés particulièrement autour de la baie que forme la rivière , et les habitans subsistent du commerce de Lisbonne. Aux environs , on cultive aussi beaucoup de légumes ; il y croît surtout de très-bon vin , qui , avec du soin , réussit très-bien dans les plaines sablonneuses des pays chauds. Il est malheureux qu'on ne puisse aborder la plupart de ces endroits que par la haute-marée , et que la marée basse forme une quantité de marais qui infectent l'air , surtout en été. *Baroco de Alva* est renommée pour l'insalubrité de l'air , ainsi que

Couna (*Coïna*). Presqu'à l'extrémité de la baie, vers l'est, est le bourg *Aldea Galega*, dont j'ai parlé plus haut; non loin de là, au fond d'une baie voisine, on trouve le bourg *Mouta* (*Moita*), où passe la route de *Setuval*. Cet endroit est moins considérable que le premier, mais il ne laisse pas que d'être peuplé. Plus loin, au bord de la rivière, sont les jolis bourgs *Alhosvedros* et *Larradio*, célèbres par leur bon vin. Là commence la seconde baie, qui s'étend jusqu'au bourg *Couna*, par lequel passe la route d'*Azeytao*. Près de cet endroit, on a trouvé du vif-argent dans le sable; en conséquence on a fait des fouilles, et on a le dessein de continuer ces recherches. On croit, avec assez de fondement, que les couches de ce sable sont en liaison avec la *Serra d'Arrabida*, montagne calcaire peu éloignée. La troisième et dernière baie, renferme le bourg *Sexal* (*Seichal*), le plus petit de tous, d'où l'on transporte beaucoup de poisson à Lisbonne. Précisément à l'angle où la rivière se resserre, est situé le bourg *Casilhas*; c'est l'ancrage ordinaire, quand de Lisbonne on veut passer la rivière,

parce qu'on peut y arriver dans tous les tems, sans qu'on ait besoin d'attendre le flux. Le bourg *Moutelha* et la petite ville d'*Almada*, ne sont qu'à un quart-d'heure de chemin de *Casilhas*. Ainsi dans l'espace de cinq *legoas* (à-peu-près huit lieues), il n'y a pas moins de dix bourgs considérables, bien bâtis et très-peuplés, sans compter une quantité de grands et de petits villages. L'on peut déjà se faire une idée du mouvement et de l'activité qu'offrent les rives du Tage. Au dessous d'*Almada*, sur le bord de la rivière, est un hôpital anglais, destiné aux marins de cette nation, et un magasin considérable de vins. La rive jusqu'à l'embouchure du fleuve est élevée et entrecoupée de collines. Les villages sont bâtis dans les vallons. Une tour, garnie de quelques pièces d'artillerie et de quelques soldats, appelée *la Vieille Tour* (*Torre Velha*), correspond à la tour de *Belem*, qui est vis-à-vis. A l'endroit où l'on traverse le fleuve à *Belem*, on trouve un village (*Porto Brandao*): les maisons occupent l'étendue d'une lieue dans l'intérieur du pays, jusqu'à *Caparica*, où l'on recueille de bon vin.

Tout près de l'embouchure , est un grand village de pêcheurs , appelé *Trafferia* , et en doublant la pointe , on arrive à un autre village appelé *A-Costa*. Il n'est composé que d'habitations qui ressemblent à des baraques de bois , dispersées çà et là sur la grève.

Les habitans de ce village passent pour de hardis pêcheurs : ce sont des hommes à demi-sauvages , qui s'exposent avec leurs barques très-avant dans la mer , et qu'on regarde à Lisbonne comme le rebut de la nation. Je n'ai point eu occasion de me plaindre d'eux , quoique , dans mes excursions botaniques , j'aie cru remarquer chez eux moins de politesse qu'ailleurs. De cette pointe s'avance un banc de sable bien avant dans la mer , qui le couvre dans le flux , jusqu'à une grande tour fortifiée , laquelle , ainsi que le fort construit vis-à-vis , défend l'entrée du port. Son véritable nom est *Fort St. Lourenço* , mais on l'appelle communément *Torre de Bugio*. Cette tour sert de prison à ceux qui sont condamnés à la déportation aux Indes ou à *Angola*. Des coches d'eau vont journellement à *Aldea Galega* ,

Mouta, Couna, Casilhas, Porto-Brandao; le prix du passage est fort modique. La navigation sur ce fleuve est fort dangereuse dans les gros tems , à cause de sa rapidité, et de l'extrême négligence des bateliers ; aussi les accidens sont très - fréquens. En novembre 1798 , dans une matinée orageuse , une barque de *Santarem* , chargée de quarante personnes , eut le malheur de passer sur un cable , qui la fit chavirer ; il ne s'en sauva que quatre personnes. Il n'y a que les accidens de cette nature qui fassent sensation ; on ne fait pas la moindre attention aux petits , car la vie d'un Portugais est regardée comme peu de chose. La rive septentrionale s'étend beaucoup plus loin dans la mer , avant de former le promontoire *Cabo de Roca*. Je vais citer les endroits les plus remarquables. Au dessous de *Belem* , est une tour carrée (*Torre de Belem*) , garnie de canons , et devant laquelle aucun vaisseau ne peut passer, sans avoir été rigoureusement visité. A côté de cette tour , on a construit plusieurs batteries ; on en voit encore quelques-unes sur le bord de la rivière , jusqu'au fort *St. Juliao*. Ce petit fort irrégulier , ap-

pelé ordinairement *Fort St. Jao* (*Chaoun*), est bâti sur la pointe d'un rocher, et sert principalement à couvrir l'entrée du port. Ce port est d'un accès difficile, le chenal est très-étroit, et un banc de pierre, appelé *Os Cachopos*, en barre l'entrée. Ainsi, indépendamment de ces forteresses, la nature a tout fait pour la défense de la capitale. A un quart d'heure de chemin dans l'intérieur du pays, on trouve la petite ville *Oeyras*, et deux *legoas* plus loin, en descendant la rivière, *Cascaes*, petite ville assez importante, et passablement bien bâtie sur une langue de terre, sous laquelle les vaisseaux peuvent ancrer. A côté de cette ville, on trouve le petit fort *St. Antonio*. De là, jusques assez loin vers le nord, la rive n'est qu'un rocher brisé, où il n'est pas possible d'ancrer en aucun endroit; la rive méridionale est entourée de bancs de sable considérables.

Le fort *St. Juliao* et celui de *St. Antonio*, sont les seuls qui soient de quelque importance aux environs de Lisbonne; ils pourraient défendre l'entrée du port contre une flotte; mais une fois ce passage franchi, elle

pourrait aisément détruire Lisbonne. Il est surprenant que ces deux forts , ainsi que les villes *Oeyras* et *Cascaes* , aient des garnisons anglaises , ou , du moins, soldées par l'Angleterre.

On avait réuni tous les émigrés (1) et les régimens anglais , dans Lisbonne et aux environs. Le régiment de *Dillon* était dernièrement à *Cascaes* ; un régiment d'infanterie anglaise à *Oeyras* ; des dragons anglais étaient à *Belem* et à *Oeyras* ; un régiment suisse , à la solde de l'Angleterre , et Royal-Emigré à *Belem* ; les régimens *Montemar* et *Castres* à Lisbonne, après que le général *Stuart* eut pris avec lui les troupes destinées à l'expédition contre Minorque. Différens évènements politiques de 1797 et 98 sont expliqués par ces dispositions. On voit par-là pourquoi le Portugal n'a pu ratifier une paix avantageuse avec la France, Lisbonne et son port sont encore entre les mains des Anglais. Il semble étrange que le ministère

(1) Le Portugal n'avait qu'un régiment d'émigrés à sa solde, c'était un régiment d'artillerie dont le chef s'appelle *Roquelet*.

portugais se soit laissé lier les mains à ce point ; mais il faut avouer aussi qu'il sut très-habilement tenir en bride le gouvernement français, dans les tems difficiles de 1797 et 98. On ne saurait disconvenir que la France n'ait fait une faute impardonnable , en laissant un pays aussi important entre les mains des Anglais.

Entre *Oeyras* et le village *Carcavelos* , on recueille le vin délicieux , qu'on appelle en Angleterre *Lisbon Wine* , en Allemagne , *Vin portugais* , et dans le pays, vin de *Carcavelos*.

Les vignes sont plantées dans des *Quintas*, situées sur des pentes douces , vers la mer. Lorsque le jus du raisin est exprimé , on l'envoie à Lisbonne , pour en faire cet excellent vin , dont le plus estimé est le blanc : il se consomme dans le pays , et est bien différent de ces boissons falsifiées , qu'on vend, sous ce nom , dans les pays étrangers.

A deux *legoas* au delà de *Belem* , entre de hautes collines , et dans une vallée solitaire , est situé *Quelus* , résidence royale. Le château n'a rien d'extraordinaire , ainsi que la *Quinta* qui en dépend. L'avenue du

château est plantée de mongolies , de becs-de-grues du Cap , et autres plantes exotiques , qui réussissent assez bien dans cet endroit. Autour du Château , sont quelques maisons qui ne forment pas même ce qu'on peut nommer un village. La cour vit très-retirée , excepté les jours de réception et de gala. La reine ne se montrait plus , à cause de son état de langueur. Le prince régent n'avait pas l'espérance d'être roi ; il n'est arrivé à cette dignité , que lorsque son frère aîné , prince très-aimé et très-regretté , mourut de la petite vérole. Personne ne doute des bonnes qualités naturelles de ce prince , mais on a des idées moins favorables de ses lumières. On craint qu'il n'ait pas le bon esprit de se soustraire au joug des prêtres , dont sa mère se laissait accabler. Sa seule passion est la chasse. On ne peut rien dire de la princesse , sinon qu'elle a beaucoup d'enfans , et qu'elle se fait gloire de sa fécondité.

C'est toujours avec répugnance que je parle de politique. On dit que chaque ministre fait ce qu'il veut dans son département , et qu'il agit en despote. Si l'on veut

en avoir une idée exacte , on peut lire le *Nouveau Tableau de Lisbonne* , mais on ne doit pas oublier que l'auteur était irrité contre les ministres , et que pour cette raison , il est presque toujours exagéré (1). Le ministre des affaires étrangères , *Don Luiz Pinto de Souza Continho* , a la réputation d'un homme sage et éclairé. Il était autrefois ambassadeur en Angleterre. Son seul défaut est d'aimer trop les Anglais ; au reste , c'est un homme poli et complaisant , qui protège les savans de tout son crédit. Le vieux ministre des finances , le marquis de *Pontede Lima* , était un homme important , attendu qu'il avait , plus souvent que les autres , ses entrées chez la reine. Le ministre

(1) Mr. M. Tilesius revient sur ses erreurs , surtout à l'égard du ministre de la guerre ; ce n'est cependant pas avec justice , puisque tout le monde sait que ce fonctionnaire public aime trop l'argent. Ce même auteur parle aussi de quelques républicains qui , sous le nom d'émigrés , se sont introduits en Portugal ; il cherche à les défendre , mais il se trompe surtout à l'égard d'un d'eux , nommé *Erhard* , qu'il confond avec un autre personnage qui porte le même nom.

de l'intérieur , *Don José de Scabra de Sylva* , perdait alors de plus en plus son crédit ; et j'apprends par des lettres de Lisbonne , que le prince , peu de tems après avoir été déclaré régent , l'a exilé. Il l'avait déjà été une fois en Afrique , par *Pombal* ; mais la reine l'avait rappelé , et fait nommer ministre d'état. Le ministre de la marine et des colonies , *Don Rodrigo de Sousa Continho* , est un homme actif et entreprenant , et qui a sûrement de bonnes intentions ; il paraît seulement trop emporté , et s'il ne manque pas de tête , on pourrait le soupçonner de manquer de connaissances. Les titres de ces ministres sont en portugais : *Ministro e Secretario do estado dos negocios estrangeiros e da guerra* ; *Ministro e Secretario do estado da Repartição da Fazenda* ; *Ministro e Secretario do Estado dos Negocios do Reino* ; *Ministro e Secretario do estados dos Negocios da Marinha e dos dominios ultrà marinos*.

A une demi-lieue de *Quelus* , se trouve le bourg de *Bellas* , avec une *Quinta* très-agréable , appartenant au comte de *Pombeiro* , et une très-bonne auberge. Au delà

de *Bellas*, vers *Cintra*, on trouve quelques sources d'eaux minérales, près desquelles on a bâti une petite maison, pour y recevoir les malades. Il y a une *Quinta* qui sert de promenade, mais on en fait peu d'usage. Tout le sol d'alentour est composé de basalte ou de pierre calcaire. Ces eaux sortent d'une espèce de pierre sablonneuse; d'après les observations que j'ai eu occasion de faire, elles m'ont paru vitrioliques, et ne contenir que peu de gaz oxigène. On a soin de fermer ces sources, pour empêcher qu'on ne s'en serve pour produire des avortemens; on dit que cela arrive souvent. Sur les hauteurs opposées à *Bellas*, on rassemble l'eau de différentes sources, dans un bâtiment construit à cet effet, pour alimenter le grand aqueduc de Lisbonne. Ces collines sont tristes et stériles.

CHAPITRE XXII.

Montagnes de Cintra.

VERS le nord-ouest de Lisbonne, s'élève une chaîne de montagnes hautes et escarpées qui terminent l'horizon de ce beau paysage. Ce sont les montagnes de *Cintra*, qui s'étendent du nord-ouest au sud-ouest, et qui finissent au *Cabo de Rocca*. La distance de Lisbonne à *Cintra* est de quatre *legoas* : le paysage sur cette route n'est pas agréable; on voyage à travers une contrée entremêlée de collines stériles et rocailleuses, et de pierres calcaires ou de grès. La montagne même est de granit, composé de quartz blanc, d'un peu de feld-spath rougeâtre, de pierre calcaire, lamelleuse et d'un blanc grisâtre. Du côté du midi le sol est sec, nud et brûlé, composé de rochers amon-

celés et pelés, qui en rendent l'aspect sauvage et triste, mais combien ce spectacle change lorsqu'on voit la montagne du côté du nord, et qu'on entre dans le bourg de *Cintra*! La pente douce est couverte, jusqu'à une certaine hauteur, de maisons de campagne et de *Quintas* agréables, ombragées d'arbres superbes : ce sont des chênes de diverses espèces, des pignons, des citronniers, et d'autres arbres fruitiers, qui forment une forêt épaisse. Par-tout des ruisseaux qui tombent des rochers serpentent dans des prairies verdoyantes. Vers le sommet de la montagne, les rochers s'amoncellent les uns sur les autres, et présentent un aspect sauvage. Sur l'extrémité d'un de ces sommets, on voit un couvent suspendu pour ainsi dire dans les airs; sur un autre, on découvre les ruines d'un vieux château construit par les Maures. Près des habitations on aperçoit une forêt de fraisiers (*Arbutus Uredo*), de *Philyrrées*, de *Myrica Faya*, arbuste exotique, qui a été transplanté en cet endroit, avec quelques autres végétaux de l'île de Madère. Une très-belle vue du fertile vallon de *Colares*, du couvent de *Mafra*, et de la

mer , terminent ce bel ensemble. Les maisons de *Cintra* sont également dispersées sur la pente de la montagne ; elles n'en sont que plus pittoresques. On y voit un château habité jadis par quelques rois du Portugal. *Cintra* est le séjour d'été des gens distingués de Lisbonne, surtout des étrangers, et des familles portugaises en liaison avec eux. On y voit la plupart des ministres et des fonctionnaires les plus renommés ; ils y passent les mois d'août et de septembre , pendant lesquels tous les environs de Lisbonne sont brûlés par le soleil ; mais les montagnes où il y a de l'eau , offrent encore de la verdure et des ombrages frais. Il ne faut pas croire que l'art contribue en rien à embellir cette campagne ; on n'y trouve que quelques *Quintas*. Les maisons de campagne ne répondent guères à la fortune et à la condition des propriétaires. En général, elles sont petites et incommodes pour des gens d'un haut rang. La nature seule a pourvu aux promenades ; on ne doit chercher à *Cintra* ni spectacles , ni bals , ni concerts , ni même de ces amusemens que l'on trouve en Allemagne dans le plus petit endroit où il y a des eaux minérales, et où

l'on tâche de passer le tems le plus agréablement qu'il est possible.

Dans les pays chauds, les montagnes et la verdure mettent l'âme dans une disposition calme et sentimentale. Les arbres élevés et touffus du nord de l'Europe, unis aux plantes odoriférantes du sud ; l'ombre et les eaux vives, forment un ensemble délicieux : dans ces contrées ardentes, l'aspect d'une fontaine limpide fait une toute autre sensation que dans les climats froids. On s'imagine être dans une île enchantée, quand on contemple au loin ces plaines brûlées par le soleil, du haut d'une habitation romantique. *Cintra* semble un bosquet de verdure : au milieu de l'été, où l'on n'a de fraîcheur que pendant la nuit, le moindre ombrage réjouit, enchante et invite aux rêveries douces et solitaires. Les poètes portugais n'ont pas autant célébré *Cintra* qu'on devrait s'y attendre ; ce séjour plaît singulièrement aux étrangers ; ce sont eux qui l'ont embelli. Il n'est donc pas étonnant que les Portugais ne le regardent pas comme un asile national. Le *Camoens* (*Camoës*) parle de ces montagnes dans un style mythologique, ordinaire
aux

aux poètes d'Italie et des pays méridionaux. Il dit : « que les Naiades de ces lieux cher-
 » chent à se sauver dans leurs grottes ra-
 » fraîchissantes, pour échapper aux plus
 » doux liens ; mais que bientôt l'Amour
 » les arrête dans ses lacs, et leur fait sentir,
 » dans les ondes, toute la chaleur de ses
 » feux. » Au Pouest de *Cintra*, au pied
 des montagnes, et proche de la mer, est si-
 tué le bourg *Colares* (prononcez *Coulares*),
 renommé par ses vergers, ses bois de châ-
 taigniers et son excellent vin. Une grande
 partie des fruits qu'on mange à Lisbonne
 viennent de *Cintra*; les pommes surtout y
 sont bonnes et en abondance. Le vin d'or-
 dinaire, de la meilleure qualité, que l'on
 boit à Lisbonne, vient de *Colares*: on fait
 souvent des promenades de *Cintra* à *Colares*.
 Sur le sommet de la montagne, dans la
 même direction vers l'ouest, on trouve un
 petit couvent de Capucins, bâti entre des
 rochers; on l'appelle ordinairement *le Cou-
 vent de liége*, parce que les rochers sont
 couverts de cette espèce d'arbres. Il n'est pas
 taillé dans le roc vif, mais seulement bâti

entre les rochers , excepté quelques parties de l'église. Cette contrée solitaire , ces montagnes escarpées et nues , d'où la vue plonge au loin sur la mer , et ce couvent délabré , attirent souvent à *Colares* des étrangers de *Cintra* , ce qui donne à cet endroit une réputation qu'il ne mérite pas. Le voisinage de la mer , et la hauteur de ce lieu produisent de fréquens brouillards , et une humidité qui rend nécessaires les lièges dont ses murailles sont entourées. En hiver , il n'est pas rare d'y voir tomber de la neige , mais elle ne tarde pas à fondre. Vers le *Cabo de Rocca* , les montagnes vont toujours en s'abaissant , et se terminent en une plate-forme unie , déserte et nue , qui forme le promontoire. Sa pente , du côté de la mer , peut avoir 50 à 80 pieds ; elle est escarpée ; le sol est de granit. Près de là , est un fanal et une chapelle. Les ouragans se déchainent avec fureur sur cette plaine dépouillée. La mer , très-profonde en cet endroit , se brise avec fracas contre ces rochers. Près de cette côte , on voit les montagnes de *Mafra* , et vis-à-vis , le *Cabo d'Espichel*. Lorsque nous doublâmes ce cap ,

pour aller en Angleterre , je pensai au bel aspect que le temple d'Isis présentait d'ici jadis aux voyageurs ; car les anciens nommaient les montagnes de *Cintra* , *Montes Lunæ* , et le cap , *Promontorium magnum* ; l'on prétend qu'un temple superbe en couronnait la cime.

Une autre chaîne de montagnes , plus loin vers le nord , s'étend parallèlement aux montagnes de *Cintra* , et se joint à celles-ci par d'autres montagnes élevées , mais interrompues , comme le Cabega de Mente-chique , et d'autres. De la mer , on aperçoit ces montagnes formant un vaste amphithéâtre ; elles sont composées de pierre calcaire lamelleuse et compacte. A l'endroit où elles s'abaissent vers la mer , est situé le château de *Mafra* , avec un couvent immense. Il a été bâti par le roi *Jean V* , qui était extrêmement religieux et magnifique. Cette maison a coûté des sommes énormes. Au reste , c'est une masse informe , qui ne dépose pas en faveur du bon goût de son auteur. On pourra se faire une idée de la grandeur de cet édifice , en apprenant que la quantité de métal employé , dans chaque tour , en cloches , en

barres, etc., se monte à 14500 arrobes (1).
Jean V aurait beaucoup mieux fait d'em-
 ployer les trésors du Brésil à l'établissement
 d'une bonne marine; seul moyen qui pou-
 vait et devait faire la grandeur du Portugal.

(1) Une arrobe pese 28 livres.

 CHAPITRE XXIII.

Voyage à Sétuval, Alcacer do Sal et Grandola. Description de la Serra da Arrabida. Sétuval.

AU mois d'avril 1798, nous passâmes la rivière de Lisbonne à *Couna*, qui en est à trois *legoas*, et nous nous rendîmes de là à la petite ville *Azeytao* (*Ascitaonug*). La plus grande partie de la route traverse des landes couvertes de sable, et des forêts de pins; ce n'est qu'aux environs de la ville que le sol est mieux cultivé; on y voit beaucoup d'oliviers et de liéges, des vignes et des prés. Cet endroit offre un amas de chétives habitations, une manufacture d'indienne et de teinture; sa population est de 2342 personnes; il y a 552 feux; cela ne fait pas tout-à-fait cinq individus par feu.

Je ne puis m'empêcher d'insérer ici une observation sur la population du Portugal. D'après le dénombrement le plus récent, et selon le rapport du ministre de la police, le nombre des maisons en Portugal, est de 744,980. Il n'y a qu'à Lisbonne et à *Porto*, où l'on puisse compter cinq individus et au delà, par feu. Dans les villes maritimes, on en compte tout au plus cinq, et moins dans les villes de l'intérieur. Dans celles-ci, chaque maison n'est habitée que par une seule famille, qui souvent se réduit au mari, à sa femme et à un enfant; car le bas-peuple n'est pas très-productif, et n'a pas le moyen de nourrir beaucoup d'enfans. *Azeytao* en offre la preuve. C'est une ville de manufacture, qui fait un commerce avantageux de vins, et qui cultive beaucoup d'oliviers. Elle est située entre deux ports de mer, *Lisbonne* et *Sétuval*; cependant la population y est très-peu nombreuse. Les bras y manquent: il arrive tous les ans, d'*Aveiro* dans la province de *Beira*, cent dix-huit ouvriers pour la moisson. Il n'y a point d'auberge à *Azeytao*; mais à un quart-d'heure de chemin du petit vil-

lage *Aldea dos Mouros*, on en trouve une fort bonne; aussi ce petit endroit paraît-il assez aisé. Tout près de là, s'élèvent des collines agréables, couvertes de broussailles, de lauriers et de *Viburnum Tinus*, sur lesquelles on voit encore les restes d'un vieux château. On découvre d'ici la *Serra d'Arrabida*, montagnes élevées, escarpées et arides. La vallée entre ces collines et les montagnes est une lande d'une assez bonne espèce, tout-à-fait couverte de hauts cistes et d'autres plantes rares. La base de ces collines et de ces landes est une brèche grossière de cailloux, qui entoure de tous les côtés les montagnes élevées. La *Serra d'Arrabida* s'élève rapidement vers l'est, près *Palmella*, du sein d'une plaine sablonneuse, et s'étend directement vers l'ouest, pour former le *Cabo Espichel*; elle est composée d'une pierre calcaire grise et compacte. La partie des montagnes derrière *Aldea dos Mouros*, est la plus élevée. Du côté du nord, les montagnes sont escarpées et couvertes, non pas de pierres compactes, mais, comme presque toutes les montagnes calcaires, de fragmens

détachés, qui en rendent le chemin difficile. Ce n'est que dans les gorges de la montagne, où descendent quelques ruisseaux, qu'on voit une belle végétation. De hauts lauriers, le *Tinus* parvenu à la hauteur d'un arbre, des chênes du Midi (*Quercus australis nob.*, espèce nouvelle), des érables (*Acer campestre*), des fraisiers-arbres (*Arbutus Unedo*); ce dernier a la hauteur de bois taillis; forment des bosquets sombres et épais, dans lesquels nous eûmes le bonheur de trouver des plantes, jusqu'alors inconnues, de la famille des *Orchides*. Du côté du sud, une montagne droite et escarpée, s'élève de la mer; elle est couverte de broussailles, et l'on trouve aussi dans les gorges des bois agréables, qui le deviennent encore davantage par des carouges (*Ceratonia Siliqua*). C'est ici qu'est situé le couvent *da Arrabida*, dont la chaîne de ces montagnes, et la *Provincia* des Franciscains portent le nom. L'aspect d'une haute montagne, couverte d'arbres et de bruyères, qui s'élève à pic de la mer, a quelque chose de curieux; aussi la perspective, sur la cime la plus élevée, offre beaucoup d'intérêt. La pierre calcaire tient ici

de la nature du marbre ; on l'a employé à la construction du couvent de *Mafra*. Le côté du nord sert au pâturage des chèvres et des brebis ; ce côté était autrefois une varenne , comme le côté du sud l'est encore. On attribue le défaut de culture aux troupeaux. Autrefois les montagnes étaient connues par le Kermès, qu'on recueillait ici en quantité, et qu'on exportait. Le Kermès (*Coccus Ilicis*) est, comme on sait, la femelle sans ailes, d'un insecte qui, après avoir fait ses œufs, se colle dessus et meurt. On en recueille encore aujourd'hui ; le tems de cette récolte est le mois de mai, mais on ne l'exporte plus. La cochenille a fait tomber cet objet de commerce. A l'extrémité vers l'est, ces montagnes s'élèvent tout-à-coup, comme je viens de le dire, avec la montagne ronde, presque conique, où est assis le superbe couvent *Palmella*, de l'ordre militaire de *Santiago*, avec un village. On l'aperçoit à un éloignement extraordinaire, sur cette montagne presque nue. La vue, de cette hauteur, est unique dans son genre. Au pied, est *Sétuval* avec son port, dans une plaine très-bien cultivée. Devant soi on

n'a que des montagnes nues , élevées et pierreuses. A droite , on voit Lisbonne , sa belle rivière , son port et ses rives élevées et fertiles ; mais, en se retournant , on aperçoit les déserts tristes et dépouillés d'*Alem-tejo*. Une chaîne de montagnes et deux ports considérables , un désert et des pays riches , doivent nécessairement présenter des contrastes frappans. Là , la chaîne des montagnes s'étend au loin , vers l'ouest , entre *Sétuval* et *Azeytao* , entre la mer et *Aldea dos Mouros*. Vers le sud-ouest , sur le côté septentrional des montagnes , est située la belle terre de *Calheriz* , dont le possesseur , *Don Alexandre de Sousa* , a beaucoup travaillé à l'amélioration de l'économie rurale. Le régisseur est un ecclésiastique italien , que le propriétaire a amené de Piémont , où il était ambassadeur. Nous vîmes des champs semés de trèfle (*Trifolium incarnatum*) , herbage excellent pour ce pays. A côté de *Calheriz* , on a ouvert une mine de charbon de terre. Toujours plus loin vers l'ouest , mais sur le côté du sud des montagnes , dans un enfoncement entouré de rochers escarpés et nus , est située , tout près de la mer , la petite

ville de *Cezimbra*. Le port en est médiocre et peu défendu. Non loin de là, derrière la ville, est assis, sur une montagne, un vieux château, qu'on découvre de très-loin. La contrée est nue et stérile. La ville vit de la pêche, et envoie une grande quantité de poissons à Lisbonne. On pêche surtout sur cette côte, des sardines qui y passent tous les ans (*Sardinhas*, *Clupea Sprattus*.) On se plaignait, et avec quelque raison, de la diminution de cette ressource. On n'a pas les moyens nécessaires et des bâtimens convenables; les filets sont mauvais; on ne sait pas employer les appâts propres à cette pêche. Souvent ce poisson manque, ou ne s'approche pas de la côte. Alors la misère est extrême parmi le petit peuple. Quand le poisson vient en abondance, on le laisse corrompre, et on néglige d'en tirer l'huile. Autrefois *Cezimbra* était plus considérable qu'elle ne l'est aujourd'hui, comme le prouvent des relevés faits au milieu du quinzième siècle.

La cime des montagnes est de pierre calcaire, portée par des couches de quartz, de sable et de schiste argilleux, dans les-

quelles on trouve aussi des charbons de terre, et du soufre vierge.

Cette chaîne de montagnes se termine par le promontoire *Cabo d'Espichel*, qui avec celui de *Rocca*, borne l'embouchure du Tage. La hauteur de ce promontoire est plus considérable que celle du *Cabo de Rocca*; au sud seulement, il est tout-à-fait à pic; du côté de l'est, la pente est aussi très-escarpée, mais praticable; elle est couverte de broussailles et de rochers. A l'extrémité, au delà du fanal, on trouve encore une petite église, avec une image miraculeuse de la Vierge. Cette église, appelée *Nossa Senhora de Cabo*, fait le centre d'un bâtiment qui se prolonge en deux longues ailes, composées de deux étages, où sont beaucoup de petites cellules sans croisées, qui ont pour tout meuble, des chaises et des tables de bois, destinés aux dévots qui y viennent souvent en pèlerinage. Tous les ans, au commencement du mois de mai, une procession se rend de *Belem* à *Porto-Brandao*, et de là à *Espichel*, par des landes désertes et des forêts de pins. Quelquefois le prince du Brésil se joint à ce pèlerinage,

pour venir s'amuser à la chasse. Ce promontoire est en effet le plus agréable du Portugal; les alentours sont bien cultivés; on voit par-tout des maisons dispersées çà et là; les collines sont gaies, et le grand bâtiment qui couronne sa cime, ajoute encore à son agrément.

Ici, la couche supérieure du sol est de même composée de chaux; il y en a au dessous, une autre de pierre sablonneuse, dans laquelle nous trouvâmes, principalement sur la pente du côté de la mer, du charbon de bois en quantité. Sous ce charbon étaient des pierres calcaires et des pétrifications, comme près *Porto-Brandoa*, ainsi que sur la côte septentrionale du Tage, près de Lisbonne.

Dans cette course, nous visitâmes deux fois cette montagne, et avec beaucoup de soin, dans toute son étendue, de l'est à l'ouest; nous y retournâmes encore une troisième fois en automne, et nous fûmes récompensés amplement par une quantité de plantes rares, et inconnues jusqu'alors.

Sétuval (prononcez l'avant-dernière syllabe longue), ordinairement appelé par les

étrangers *St. Yves*, est à l'extrémité de l'est de la *Serra d'Arrabida*, sur la côte du sud. Le pays est fort agréable à cause de sa variété. Vers l'ouest, l'embouchure du *Sado* (1) s'élargit de manière à présenter une baie considérable; une langue de terre étroite, qui est vis-à-vis, forme la baie, et avec les hautes montagnes l'entrée étroite du port; aussi loin que la vue peut s'étendre, des rochers escarpés se prolongent le long de la mer; ils sont couverts de broussailles, et coupés de gorges remplies d'arbres.

Vers le nord-est, du côté de la charmante montagne de *Palmella*, est un en-

(1) Les cartes de Portugal, (par exemple celle de *Lima*, de *Lopez*, toutes leurs copies, et par conséquent les cartes allemandes de ce pays), sont ici extrêmement vicieuses. La grande baie forme l'embouchure de la rivière dans laquelle celle-ci ne se jette pas de côté, comme on l'a figuré. Un bras étroit va à *Comporta*, qui est situé sur la côte occidentale de la baie, et non pas sur celle qui est à l'est. J'écris *Sado* quoique je trouve dans les livres de géographie que *Murphy* et d'autres ont suivi: *Sadão*, ou *Cadão*. On nous dit très-affirmativement que la rivière se nomme à son embouchure *Sado*, et plus haut *Sadão*.

droit fertile , entrecoupé de ruisseaux , embelli de *Quintas* et de plantations d'orangers et de vignes. Des landes noires et des forêts de pins , vers le sud et l'est , ajoutent encore , par leur contraste , à l'agrément de ces campagnes charmantes. Nous y passâmes les fêtes de Pâques de 1798 ; nous y eûmes des jours très-chauds ; tout était dans la plus belle floraison , et une multitude de lupins jaunes , qui croissent ici en quantité , remplissaient l'air de leurs douces émanations.

Un fort , appelé *St. Philippe* , défend le port ; une tour garnie d'artillerie (*Torre de Outao*) , et le fanal , sont situés dans une gorge des montagnes , où l'on voit encore plusieurs redoutes placées à différentes distances. L'entrée du port est difficile , et le passage très-étroit , de manière que les fortifications peuvent remplir leur but. La ville n'est pas grande ; les rues en sont étroites , sales , et les maisons petites. La rive seulement est large , décorée de belles maisons , et très-bien pavée. Aussi les gens distingués de la ville y demeurent pour la plupart. On voit encore les murs et les portes de l'ancienne ville.

Sétuval serait plus considérable , si Lisbonne n'en était pas aussi près , et si cette capitale ne s'était pas emparé de son commerce.

Il n'y a ici que quinze maisons un peu considérables. Au reste , cette ville est le siège d'un *Corrégidor* ; elle a cinq églises et neuf couvens , ce qui est suffisant pour deux mille feux à-peu-près.

Le commerce de *Sétuval* consiste en vin excellent , dont on exporte les différentes sortes. On recueille aussi de très-bon muscat. On exporte encore de *Sétuval* des oranges ; mais son commerce principal est le sel , qui est très-recherché par les Danois et les Suédois. Les marais salans sont en grand nombre sur le *Sado* et sur ses branches. On les appelle en portugais *Marinhas*. Ils sont taillés en carré , à la profondeur de trois pieds environ ; on y laisse entrer l'eau de la mer , d'un côté , par des canaux , qui forment une quantité de branches ; on les ferme quand les marais sont pleins. Souvent on rassemble l'eau dans de grands réservoirs , appelés *Governos* ; d'où on la distribue dans les *Marinhas*. La chaleur du

soleil

soleil fait évaporer l'eau , et le sel qu'elle a déposé , est enlevé avec des pelles , dans le mois de juin. On le conserve dans des barraques de bois , ou bien on en fait des monceaux qu'on couvre de joncs , pour le mettre à l'abri de la pluie. Lorsque nous y allâmes , il nous parut qu'il y en avait une grande provision. Le sel est d'un très-gros grain ; il prend peu d'humidité à l'air ; il surpasse en propreté le sel marin , qu'on recueille dans les autres contrées méridionales de l'Europe , et même en Portugal. On en amasse encore une grande quantité sur la rive du Tage au dessus de Lisbonne , aux environs d'*Aveiro*. Le commerce du sel pour le Brésil est affermé à un négociant (1).

Il est surprenant qu'on ne cultive pas en Portugal la soude , ou *barilla* (*Salsosa Soda e sativa*) , à l'imitation des Espagnols. La *Salsola Soda* sauvage croît en abondance , et réussirait très-bien autour de *Sétuval* et

(1) Voyez *Ensayo sobre o commercio de Portug.* , par *Joaq. José de Cunha* , Ch. VII , parag. 7 , dont nous donnerons la traduction à la suite de cet ouvrage.

d'*Aveiro*. Un jeune Portugais (*Francisco Xavier Constanço*), a publié une instruction pour la culture de cette plante.

La pêche de *Sétuval* était autrefois fameuse ; mais elle est bien diminuée. Autrefois les villes *Sinos*, *Alcacer*, *Sétuval* étaient en liaison pour le commerce du poisson. Les Lisbonnais conclurent , en 1355 , un traité avec Edouard III , roi d'Angleterre , pour avoir la permission de pêcher sur les côtes de la Bretagne (1). Comme les tems sont changés ! Cependant ce sont les Espagnols qui , sous les Philippines , ont ruiné le Portugal.

En 1796 , il entra dans le port de *Sétuval* :

NATIONS ET VILLES.	ENTRÉE.	SORTIE.
Américains.....	71 vaisseaux.	72.
Brême.....	4.....	3.
Danois.....	145.....	147.
Espagnols.....	1.....	
Hambourgeois.....	10.....	6.
Anglais.....	46.....	45.
Lubeck.....	8.....	7.
Oldenbourg.....	8.....	6.
Portugais.....	13.....	19.

(1) Voyez *Alemor econam du Academ. de Lisb.*
Liv. II. p. 392.

NATIONS ET VILLES.	ENTRÉE.	SORTIE.
Prussiens.....	68 vaisseaux.	68.
Papenbourg.....	5	3.
Raguse	2	2.
Suédois.	177	173.
<i>Dans le port de Lisbonne, en 1797, entrèrent et sortirent les vaisseaux suivans.</i>		
Américains.....	154 et 1 de guerre.	161.
Brême.....	10	11.
Danois.....	218	229.
Français	1	1.
Génois	9	13.
Hambourgeois.....	43	43.
Espagnols	3	4.
D'Empire.....	1	1.
Anglais.....	533	466.
Anglais (<i>Vaisseaux de guerre.</i>).....	223	225.
De Lubeck.....	9	10.
Marocains.....	9	2.
Napolitains.....	4	3.
De Oldenbourg.....	6	8.
De Papenbourg.....	2	2.
Portugais	2	309.
Portugais (<i>Vaisseaux de guerre.</i>).....	61	79.
Prussiens.....	80	86.
De Raguse.....	22	23.
Suédois.....	135	148.
Vénitiens.....	19	24.

D'après ce tableau , on peut comparer le commerce de *Sétuval* avec celui de Lisbonne , et se convaincre que le premier est considérable. Mais le nombre des maisons de commerce portugaises à Lisbonne va au delà de 200 ; celles des étrangers , à plus de 150 ; à *Sétuval* il n'y en a que 15.

S'il y avait une bonne route de Lisbonne à *Sétuval* , ces deux villes pourraient contribuer davantage à leur prospérité mutuelle. Mais le commerce est entravé , non-seulement par les mauvaises routes , mais aussi par les ordonnances ridicules de police particulières , appelées *Posturas*. Dans différentes villes , rien ne peut être exporté , sans une permission du magistrat. Il y en a même où on ne peut pas cultiver plus d'une certaine quantité de terrain en jardins , etc. Ainsi la *Camara* de *Palmella* défendit le passage du vin d'*Assetao* à *Sétuval* , par le territoire de sa juridiction ; et quoique les *Posturas* fussent abolies , sous le dernier règne , les *Aseyntaoniens* étaient détournés de profiter de cette abolition , par les menaces des particuliers. Sous le gouvernement actuel , l'académie des sciences a commencé

à faire connaître ces *Posturas*, dont l'effet est si préjudiciable ; mais les choses en sont restées là.

Le commerce intérieur , qui seul anime et vivifie un pays , manque totalement en Portugal. A la vérité , le commerce extérieur de chaque ville en particulier , est considérable , et lorsqu'on assure qu'il est entre les mains des étrangers , cette assertion manque de justesse. Le commerce d'Europe se fait , en grande partie , par des vaisseaux étrangers ; mais celui du Brésil , par les seuls vaisseaux portugais. Le commerce avec les colonies portugaises est défendu aux étrangers : on dit pourtant que les maisons portugaises ne font que prêter leur nom à des étrangers qui le font. Mais cette assertion , quoique le cas ait pu avoir lieu quelquefois , n'est pas vraie en général. Il y a bien , en Portugal , des maisons étrangères assez considérables , mais aucune d'une richesse extraordinaire , comme il s'en trouve parmi les Portugais. Ce fait est connu , et chacun peut s'en convaincre à Lisbonne , pour peu qu'il prenne des informations ; et cependant dans toutes

les relations qu'on fait de ce royaume , on parle avec mépris du commerce des Portugais. Ce n'est pas le seul commerce extérieur , que l'Angleterre et la Hollande faisaient dans toutes les parties du monde , qui a fait fleurir ces deux puissances ; c'est surtout leur commerce intérieur qui les a portées à ce haut point de richesse qui étonne toute l'Europe.

Vis-à-vis de *Sétuval* , sur la langue de terre étroite , qui forme l'entrée du port , on trouve les ruines d'une ancienne ville , nommée *Troya* ; il existe encore une grande partie de ses murailles , beaucoup de places pavées de petites pierres carrées , liées ensemble avec du mortier , qui formaient probablement des cours , devant ou derrière les maisons. Dans les autres ruines des Maures , on trouve des places toutes semblables , pavées avec beaucoup de soin. On raconte que cette ville a été engloutie dans le sable , en punition de l'impiété de ses habitans , et qu'une seule église (*hermita*) est restée debout. Il est en effet assez vraisemblable qu'on a abandonné cet endroit , à cause du sable , pour aller s'établir vis-à-vis où est

actuellement *Sétuval*. Le géographe *Lima* marque sur sa carte les endroits *Vanda* et *Troya*, de l'autre côté d'une baie qui n'existe pas. *Lopez* et toutes les autres cartes nouvelles, ont copié cette faute. Nous n'avons rien pu découvrir sur l'endroit qu'on nomme *Vanda*.

Nous remontâmes le *Sado* jusqu'à *Alcacer do Sal*. Les bords de la rivière étaient bordés de *Marinhas*, et cultivés jusqu'à l'endroit où commencent les landes désertes. La ville (*villa*) *Alcacer*, est composée d'à-peu-près 650 maisons, mais la plupart petites. Elle n'a qu'un *Juiz de Fora*, et ressort de la *Comarca de Sétuval*. On prend ordinairement cette route pour aller de *Beja* à *Sétuval*, parce qu'on peut faire par eau les huit *legoas* de *Sétuval* jusqu'ici. Aussi embarque-t-on beaucoup de bled du haut *Alemtejo*, pour *Sétuval* et *Lisbonne*. Une bonne chaussée d'*Alcacer* à *Beja*, contribuerait à la prospérité de cette première ville. Dans le milieu du quinzième siècle, *Alcacer* était plus considérable qu'elle ne l'est aujourd'hui. Près de la ville, sont les ruines d'un château, fameux dans

l'histoire du Portugal. Le pays est plat ; on ne voit que peu de collines de brèche de sable. D'ici jusqu'à *Grandola* , nous eûmes trois *legoas* de landes désertes et sablonneuses , et de forêts de pins , très-peu de terrain cultivé. La petite ville (*villa*) *Grandola* , peut avoir 800 feux , mais les maisons sont , à l'exception de quelques-unes , petites et misérables. Aussi paraît-elle morte , en la comparant à *Alcacer*. On cultive ici quelques vignes et des orangers. Derrière la ville , s'étend la *Serra de Grandola* , en deux chaînes l'une derrière l'autre , de l'est à l'ouest , et elle forme les dernières montagnes jusqu'aux frontières des *Algarves*. Cette *Serra* n'est pas élevée ; elle est extrêmement stérile ; elle offre presque en entier une pierre calcaire et argilleuse. La seconde chaîne de montagnes contient un peu de minerai de cuivre ; c'est pour cela qu'on appelle , dans les cartes , ces montagnes *Serra de Minas de Cobre* ; les habitans la nomment simplement *Serra de Grandola*. Nous avons inutilement cherché un certain lac (*lago alva*) , entre *Alcacer* et *Grandola* , qui est indiqué sur

toutes les cartes ; personne du pays ne le connaissait ; mais nous trouvâmes ces montagnes indiquées avec assez de précision. Nous cherchâmes aussi inutilement, dans ces contrées, les *Montes Azules*, de *Lopez*, qu'aucun habitant ne connaissait, et à la place desquelles nous ne trouvâmes qu'une lande sablonneuse. De telles erreurs ont de quoi surprendre, sur des pays peu éloignés de la capitale, et même dans les environs d'une ville de commerce comme *Sétuval*.

De *Grandola* nous suivîmes le bord de la mer, à une certaine distance, par une lande très-sablonneuse et fatigante, jusqu'à *Comporta*. Il n'y a qu'une église, une auberge (*estallagem*) assez grande, mais mauvaise, et quelques cabanes. Le terrain des environs est marécageux : on a commencé à y extraire de la tourbe ; ce qui est très-rare en Portugal. *Comporta* est tout près de la mer. On y va par une petite branche du *Sado*, qui est navigable dans les tems du reflux. Il n'est pas situé sur la côte orientale d'une baie imaginaire, comme *Lopez* et plusieurs autres l'ont indiqué. Nous retournâmes de là à *Sétuval*, après

avoir traversé un pays fort triste, qui ne fournissait que quelques belles plantes, et des erreurs à redresser sur la carte de Portugal. Sur le rivage, à *Comporta*, fleurissait la magnifique variété de l'*Anthirrhinum lusitanicum* de la *Mark*, aux feuilles de myrthe; c'est une des plus belles plantes de l'Europe.

C H A P I T R E X X I V.

*Voyage dans les provinces du Nord. — De
Lisbonne jusqu'à Caldas da Rainha.*

AU mois de mai 1798 nous quittâmes Lisbonne, pour aller parcourir les provinces qui sont au nord du Portugal. Nous dirigeâmes d'abord notre marche sur *Torresvedras* et les bains de *Caldas*.

J'ai déjà décrit les contrées situées à l'est de Lisbonne, mais le *Campo-grande*, faubourg de cette capitale, ainsi que *Lumiar* et *Carnide*, méritent surtout d'être vus; on n'y trouve que des collines sauvages couronnées d'oliviers, et au bas, des jardins plantés d'orangers, entre-coupés de ruisseaux; des prairies ombragées de chênes et de peupliers; et çà et là, des champs de bled. Les oranges de *Lumiar* en particulier

sont très - estimées. La vallée de *Loures* est extrêmement agréable ; en cet endroit les collines sont plus hautes, et la vallée plus large. Un village y succède à un autre ; on peut aller de *Lisbonne* à *Bemfica*, *Campo-grande*, *Carnide*, *Lumiar*, pendant plusieurs lieues, toujours entre deux files de maisons ; en sorte qu'on croit n'avoir point quitté la capitale.

Après avoir passé *Loures*, la contrée s'élève considérablement, jusqu'à une haute chaîne de montagnes qui avoisinent *Mafra*, et toutes composées de basalte, et couvertes de roches calcaires ; du côté du nord, on y remarque une pierre formée de sable compact et d'un grain très-fin. La première élévation est formée par une montagne appelée *Cabeça de Montachiqué*. Ensuite la contrée s'abaisse de plus en plus jusqu'au village de *à Prova*. Les deux côtés du chemin sont bordés de chênes du midi, arbre particulier à l'Europe méridionale, dont on n'a encore parlé nulle part, quoiqu'il mérite bien d'être décrit à cause de sa hauteur et de sa beauté. Il approche, par sa forme, du chêne de Valence,

dont parle *Cavanilles*; mais il est encore plus grand, et sa feuille plus large.

La route que nous suivîmes était très-mal pavée et avait l'air de n'avoir pas été réparée depuis plus d'un siècle. Les lieux que nous traversâmes, ne sont que de petits et misérables hameaux. Autour de *Prova*, on voit beaucoup d'arbres fruitiers qui montrent que l'on avance vers une contrée plus élevée et plus fraîche. Derrière *Prova*, la montagne s'élève de nouveau et devient stérile et déserte. On n'y rencontre çà et là que des *Quintas*. Sur cette montagne est situé le hameau (*Villa*) *Enxara*, où est une terre appartenante au comte de *Redondo*.

Les montagnes vont toujours en diminuant vers *Torres-Vedras*; alors on marche entre deux collines agréables; cependant la culture s'y ressent de l'éloignement de Lisbonne. Ces collines sont formées de pierre sablonneuse, dont le grain est grossier. On y trouve par intervalle du basalte, et quelquefois aussi des couches de cailloux ronds.

Torres-Vedras est une petite ville à sept

legoas de Lisbonne , située autour d'une colline, sur laquelle se trouvent les ruines d'une ancienne forteresse. Cette ville contient à peu-près six cents feux , quatre églises paroissiales , et trois couvens hors de la ville. Ces églises et ces couvens la font paraître , au premier coup - d'œil , beaucoup plus grande qu'elle ne l'est en réalité. C'était anciennement une forteresse fameuse ; elle est encore le chef - lieu d'un *Corregimento*. La contrée qui l'environne est agréable , bien cultivée , remplie de jardins et de vignes , et arrosée par la petite rivière *Sizandro* , qui est bordée d'oliviers et de saules. D'un côté recommence la chaîne des montagnes de sable couvertes de forêts de pins ; à l'opposite on voit des collines calcaires couronnées de bocages , et au pied desquelles s'échappe une source d'eau chaude qui contient un peu d'oxide. On y a aussi trouvé des charbons de terre dans une couche d'argile.

De *Torres-Vedras* jusqu'au voisinage de *Obidos* , pendant cinq *legoas* , on trouve une contrée déserte , mal cultivée ; d'abord des forêts de pins , ensuite des landes , et

seulement deux hameaux de peu d'apparence. Les montagnes qui l'entourent sont de pierre de sable et de couches d'ardoise. Près d'Obidos, le pays devient plus varié et prend un aspect plus riant; les collines qui s'y trouvent en grand nombre, sont formées d'une roche calcaire compacte et jaunâtre; elles sont pour la plupart escarpées et rocailleuses, mais couvertes de bocages charmans et arrosées de ruisseaux. On peut dire, en général, que les collines inférieures sont beaucoup plus riannes que les autres. La végétation y est plus riche et plus variée; on peut s'apercevoir sur le champ, dans l'éloignement, où recommence la pierre de sable. Obidos est un misérable village, bâti sur une colline, au haut de laquelle sont les ruines d'une forteresse autrefois célèbre dans l'histoire, dont les murs sont assez bien conservés. Parmi ces ruines et ces rochers on aperçoit encore quelques maisons habitées par les autorités du pays.

À un *legoa* d'Obidos est située la ville *Caldas*, très-connue et très-fréquentée à cause de ses bains de soufre. La

ville est petite ; elle forme un carré inégal qui va toujours en croissant : les maisons y sont chétives ; elles se réduisent à un rez-de-chaussée ; très-peu ont des fenêtres. Les planchers sont très-mauvais dans presque tous les appartemens ; et si l'on y voulait d'autres meubles que de mauvaises chaises et des tables de bois, on serait obligé de les y apporter. Il en est de même par rapport aux autres ustensiles, les lits et le linge : et il faut composer soi-même tout son ménage.

L'auberge qui se trouve dans cet endroit passerait pour misérable, tant en France qu'en Angleterre ; cependant pour ce pays elle est encore supportable. Ceux qui viennent prendre les bains, se logent dans les maisons particulières ; c'est le parti que prennent les riches négocians et la noblesse de Lisbonne, qui s'y rendent pendant la saison des bains, dont la première époque est au mois de mai, et la seconde en septembre. On s'attend bien à ne point y trouver de divertissemens, de bals, de concerts et de spectacles ; à moins qu'on n'en fasse soi-même les frais.

On

On se rend des visites , on donne des thés , on joue , on fait de petites parties à quelques lieues de l'endroit ; voilà où se réduisent le passe - tems qu'on peut y avoir. Au reste, il est de mode et de ton d'aller à Caldas. On passe les chaleurs à Cintra , et l'on va ensuite à Caldas ; ce qui fait que la société est plus brillante en automne qu'au printems.

Au centre et au dessus des sources chaudes , se trouve une maison vaste et agréable , construite sous le dernier roi. Près de cette maison est un hôpital pour les pauvres malades. Indépendamment de la source qui sert à la boisson , il s'en trouve encore trois autres qui fournissent de l'eau pour les bains. Celui destiné pour les hommes , a 36 pieds de long sur 9 de large , et 2 pieds 8 pouces de profondeur ; le fond est d'argile et de sable très-propre. On se déshabille derrière un rideau , et après s'être enveloppé d'un linge destiné à cet usage , on va s'asseoir dans le bain , de manière qu'on ait de l'eau jusqu'au col ; souvent douze personnes s'y trouvent réunies. L'eau coule con-

tinuellement; mais, ce qui est désagréable, c'est non-seulement de se baigner ainsi en public, mais encore de recevoir l'eau qui a déjà servi aux autres. Ce qui déplaît encore plus, c'est de voir l'entrée de ces bains permise à tout venant. Il n'en coûte rien pour se baigner; on en est quitte pour donner quelque chose au gardien. Les gens du commun et les pauvres ne peuvent se baigner qu'à l'heure de midi, et lorsque les autres ont fini. Les autres bains, ainsi que ceux destinés aux femmes, sont arrangés de la même manière; seulement l'eau de ceux des hommes est plus chaude et plus abondante. Leur température est depuis 92 jusqu'à 93 degrés de Fahrenheit (26 à 27 de Réaumur); toutes ces sources se rassemblent et font mouvoir un moulin près de la maison des bains.

A l'entrée de cette maison, on trouve un grand vestibule destiné à la promenade après le bain. Pour l'ordinaire, il est rempli d'hommes qui courent çà et là avec beaucoup d'empressement. Il y a aussi dans cet endroit une pharmacie, et tout au fond, la source qui fournit l'eau pour

boire, et dont la chaleur monte à 91 degrés de Fahrenheit.

Le pays qui environne ces bains est bien cultivé, mais il est sablonneux et couvert de pins; il est situé à la pente occidentale sur des collines très-douces, formées d'une pierre de sable mol, brunâtre, qui contient probablement du fer, basé sur du charbon de terre dont, selon toute apparence, l'embrâsement effectue la chaleur de la source. La mer n'est éloignée de ces bains que de trois *légoas*; à un *légoa* de là est un lac nommé Lagoa d'Obidos. Ce voisinage de la mer et l'appatissement de la contrée sont peut-être la cause des vents impétueux et très-froids qui y règnent, surtout au printemps, et de la grande variation dans la température de l'air; cependant en été la chaleur est très-grande. On voit ici par-tout les Berlenghas, c'est-à-dire, des îles qui ressemblent beaucoup aux deux îles de Helgoland (1), et qui forment

(1) Îles situées non loin de l'embouchure de l'Elbe.

des collines au milieu de la mer. Excepté une *Quinta*, on n'a point de promenades autour de Caldas.

Il existe un petit écrit sur l'usage et les abus des bains de Caldas, par *Tavares*, ci-devant professeur et doyen de la faculté de médecine de Coïmbre. (*Advertentias sobre os abusos e legitimo uso das aguas mineraes das Caldas da Raynha, por Fr. Tavares, Lisboa 1791, in-4°.*) En le parcourant, on est étonné que l'auteur dise qu'il n'y a que très-peu ou point du tout d'importance à connaître les élémens des eaux minérales. M. Tavares, sans doute, n'a pas réfléchi que, pour fonder un jugement quelconque sur leur usage, il fallait de nécessité recourir à leurs élémens, et que, pour classifier ces eaux minérales, il fallait en supposer l'examen chymique. Il s'est imaginé, comme beaucoup de médecins ignorans d'Allemagne, qu'on ne connaît cette analyse que par des inductions sur leurs effets, tandis que cet examen ne doit que compléter l'expérience du médecin qui ne peut se dispenser de connaître, si ces eaux appartiennent aux aci-

des carboniques , ou si elles sont imprégnées de soufre. Il se scandalise de la trop grande précision des analyses chymiques , sans réfléchir qu'on exige cette exactitude de tout calculateur en matière même d'économie , où une erreur de quelques deniers peut être de la plus grande importance. Au reste, il se plaint avec raison de l'abus de la boisson, de l'excès de l'exercice après le bain, et de ce qu'on néglige l'usage portugais, de porter toujours un manteau de drap , et de ce que l'on y substitue un vêtement léger anglais , qui ne convient point à un pays chaud. Voilà des points sur lesquels il faut être de l'avis de l'auteur. Les Portugais , instruits par l'expérience, même dans les plus grandes chaleurs, portent un manteau et s'en enveloppent à la moindre fraîcheur qui se fait sentir, quoique par-dessous ils soient presque sans vêtemens. Pendant les chaleurs, leur corps est toujours couvert de sueur ; ainsi ils font sagement de se garantir de tout air qui pourrait les rafraîchir , et, par conséquent , arrêter la transpiration.

Il existe un autre ouvrage plus important d'un savant anglais très - connu , nommé

Withering, qui a fait l'analyse de cette eau. Il est écrit en portugais, et a paru à Lisbonne en 1795, sous ce titre : *Analyse chimica da agua das Caldas da Raynha*, par *Guilherme Withering*. (*A chemical analysis of the water of Caldas da Raynha*, by *Will. Whitering*, 61 pages in-4°.) L'analyse est bien faite, comme on devait l'attendre de cet habile naturaliste ; seulement, faute d'appareil chymique, ses données sur les points les plus essentiels, par exemple, sur la quantité des diverses espèces d'air, sont incertaines ; il a trouvé dans 128 onces de cette eau :

Acide carbonique,	$\frac{1}{4}$.	onces.
Gaz hépatique,	6	$\frac{1}{4}$.
Terre calcaire	12	grains.
Terre amère,	3	$\frac{1}{2}$.
Fer hydrosulphuré,	2	$\frac{1}{2}$.
Terre glaise,	1	$\frac{1}{4}$.
Terre de gravier,		$\frac{3}{4}$.
Terre amère, acidule,	64.	
Sélénite,	44.	
Sulphate,	64.	
Sel de cuisine,	148.	

Le fer s'y dissolvait aussi bien dans l'acide carbonique que dans le gaz sulfuré aquatique imprégné de soufre. Mais je passe sur quelques autres petites observations qui concernent les rapports des substances, dans lesquels l'examen, (comme le dit l'auteur lui-même) ne pouvait pas être exact. Il suffit qu'il ait donné plusieurs évaluations dont on doit lui savoir gré.

C H A P I T R E X X V.

*De Caldas jusqu'à Coimbre, par Alco-
laça, et Batalha.*

Nous continuâmes notre voyage vers San-Martinho, petite bourgade, (*villa*) à deux *legoas* de Caldas, sur des collines basses à travers des lieux sablonneux et des forêts de sapin. Près de la mer s'élèvent des côteaux de pierre de sable et de pierre calcaire, mêlées d'un peu de plâtre, entre lesquels se trouve l'entrée étroite du port, qui forme un bassin considérable, presque entièrement circulaire, et qui frappe agréablement la vue. Il n'y a que de petits bâtimens qui y puissent entrer. Nous n'y en vîmes que trois de deux mâts. La plupart des habitans vivent des produits de la pêche; ils font aussi le cabotage.

A l'est de San - Martinho, s'élève une chaîne de collines, de pierres de sable,

parallèles à la mer. Elles sont nues à leur sommet, et vers le couchant. La pente qui tourne vers l'est est couverte d'épaisses et immenses forêts de pins, et le pays devient plus montueux. Tout à l'extrémité vers le nord est situé le riche couvent de Bernardins, Alcobaca, à côté d'un village. Il est caché dans une vallée, de manière qu'on ne le voit que lorsqu'on est dedans. Il a été fondé en 1148, par le premier roi de Portugal Don Affonso Henriquez (1). Il est bien doté, et il passe pour le plus riche couvent du pays. L'église est grande et construite dans le goût qu'on nomme gothique moderne et normand. Si on en desire une description, on peut lire à ce sujet le voyage de Murphy en Portugal; l'auteur, comme architecte était à même d'en juger. Je dois cependant observer qu'étant accoutumé à ce genre d'architecture, par nos grandes églises d'Allemagne, l'ensemble

(1) La terminaison *ez* est patronymique, et synonyme à la terminaison de langue slavonne *vicz*. *Henrique*, dit *Henri*; *Henriquez*: *filz* de *Henri*. Les Portugais disent *Affonso*, pas *Alfonso*.

de celle-ci ne me frappa pas autant que celui des nôtres. On y trouve plusieurs curiosités qui au fond ne sont cependant pas très-remarquables. J'ai seulement observé quelques vases d'un superbe marbre noir de Porto de Moz , et embelli d'ornemens faits avec le premier or provenant du Brésil.

Les bâtimens du couvent sont grands , simples et d'un beau stile ; les appartemens magnifiques : on croirait être plutôt dans un palais que dans un cloître. Les archives de cette maison anciennement très-renommées, furent transportées par les Espagnols à l'Escurial, dans le tems qu'ils se rendirent maîtres du pays. La bibliothèque n'est point du tout à mépriser : on m'y fit remarquer l'Encyclopédie par ordre de matières , la Description des Arts et Métiers , et plusieurs autres ouvrages français nouveaux , relatifs à l'histoire naturelle. Nous vîmes aussi un superbe exemplaire de la traduction anglaise de la *Louisiade* de Camoëns, dont lady Bute avait fait présent à ce couvent, ainsi qu'en beaucoup d'autres endroits de l'Espagne et du Portugal , pour y laisser

le souvenir de son nom. Mais, en total, cette bibliothèque ne ressemble guères à celles de la plupart de nos couvens d'Allemagne. On prépare en ce moment, pour la recevoir, un superbe local. Si l'on compare ces notices avec celles que donne *Murphy*, on trouvera une grande différence. Mais cet auteur, peut-être, ne s'est pas donné la peine d'examiner plus exactement la bibliothèque. Il s'est aussi trompé sur d'autres points; par exemple, sur ce qu'il dit du bien-être dont jouissent les cultivateurs qui dépendent de ce couvent.

La bourgade (*villa*) de *Alcobaza* est assez considérable; il s'y trouve plusieurs manufactures; la plus ancienne est dans les bâtimens du couvent même, où *Pombal* l'a établie, vraisemblablement pour attacher quelque utilité à cet établissement religieux. On y fait de la batiste et d'autres sortes de toiles fines. Mais ce qu'il y a de plus important, est une manufacture d'étoffes de coton, et une filature de même matière, appartenant aux sieurs *Guillot*, français: tout ce qui peut s'effectuer avec des machines, pour filer et carder le coton,

y est mis en usage. On admire avec plaisir l'ingénieuse composition et la diversité de tant d'inventions utiles. Au reste, la manufacture a un bon débit, quoiqu'à Lisbonne il y ait aussi des fabriques, et une filature de coton à *Tamar*.

Les Portugais réussissent bien dans les travaux qui exigent de la précision; ils savent imiter les ouvrages étrangers avec la plus grande exactitude. Nous vîmes ici du fil extrêmement fin, filé à *Santaren*, que *M. Guillot* nous montra, comme une chose extraordinaire en son genre.

Alcobaça est situé dans un fond. Du côté du sud-ouest et du nord, la vallée est resserrée par des montagnes de pierre sablonneuse. A l'est s'élève une haute montagne de pierre calcaire, qui se prolonge parallèlement au rivage de la mer; elle finit par s'unir insensiblement vers le sud-est avec le *Monte-Junto*, et au nord-est avec *Lonsao*. Le *Porto de Moz* forme une partie de cette chaîne; on y trouve du beau marbre. Cependant la contrée autour de *Alcobaça* est assez agréable; elle offre beaucoup de bois et de prairies; aussi nous la trouvâmes bien

plus fraîche que les contrées moins élevées du Midi. Nous y cueillîmes encore quelques plantes du Nord, qui se rencontrent d'ailleurs rarement dans le pays. (Par exemple, *serrarula arvensts*, *Lychnts flos cuculi*.)

En partant d'*Alcobaça* pour *Batalha*, qui en est éloigné de trois *legoas*, on s'approche de la chaîne des montagnes du côté de l'est. Les montagnes deviennent ici plus hautes, plus amoncelées, plus escarpées; elles sont couvertes de pins. C'est là qu'on trouve une belle espèce de bruyère (*Erica cinerea*), qu'on ne rencontre point dans la partie méridionale du Portugal, mais très-fréquemment dans la septentrionale. On arrive à un village (*villa*), qui est situé sur une montagne dont le sommet est aplati, et forme une plaine assez étendue. Le village est grand, mais composé entièrement de petites habitations. C'est ici que le roi Jean I gagna, en 1386, une célèbre bataille contre les Espagnols, ce qui l'affermir sur son trône. Il était fils naturel du roi *Don Pedro*; le dernier roi *Don Fernando* avait laissé une fille, mariée au roi de Castille, raison suffisante pour ce monarque, possédé

de la passion des conquêtes, de faire la guerre au Portugal. Cette bataille se livra après celle du *Campo de Ourique*, qui assura au Portugal son indépendance.

Camoens l'a décrite au long dans le quatrième chant de la *Louisiade*, d'une manière belle et vraiment poétique. *Nuno Alvarez Pereira* s'y distingua d'une manière éclatante, après avoir engagé les grands du royaume à seconder de tous leurs efforts leur nouveau souverain. En mémoire de cette victoire, le roi dota le couvent et l'église de *Batalha*; mais il le fit construire à quelque distance de là, afin que ce monastère fût dans une situation plus favorable pour avoir de l'eau.

Les montagnes qui avoisinent le couvent sont assez basses; cependant l'édifice est tellement caché, qu'on ne l'aperçoit guères que lorsqu'on en est très-près. Alors on est frappé de l'aspect qu'offre une tour de ce couvent, dont l'architecture est très-singulière, étant de tous côtés percée à jour: on l'admire à cause de ses belles proportions. *Murphy* parle fort au long de cette église, comme d'un chef-d'œuvre d'ar-

chitecture en ce genre. N'étant point architecte, je ne puis apprécier ses observations. Il est vrai qu'on ne saurait nier qu'il règne dans son ensemble, un goût infiniment meilleur que celui que l'on doit attendre du tems où il a été bâti ; mais, selon moi, le grand nombre d'ornemens dont il est surchargé, affaiblit l'impression qu'il devrait faire sans ces embellissemens inutiles. *Murphy* en fait un éloge pompeux, et est d'un avis contraire au mien sur ces ornemens. Il admire la profusion avec laquelle on en a surchargé les piliers et les moindres parties. On trouve dans le travail beaucoup de légèreté, mais cela n'empêche pas qu'ils n'y soient déplacés. Il ajoute que l'église est bâtie en marbre blanc. Pour un architecte, il devait avoir assez de connaissances minéralogiques, pour observer que ce n'était point du marbre, mais une pierre de sable calcaire, absolument semblable à celle que l'on tire de toutes les carrières du pays ; tandis qu'il faudrait aller chercher du marbre à une bien plus grande distance. Quoiqu'il en soit, cet édifice n'est point encore achevé. On dit que la Reine régnante, sin-

gulièrement zélée pour tout ce qui concerne les églises et les couvens , avait dessein d'y faire mettre la dernière main , mais que cette entreprise avait paru trop dispendieuse.

Le couvent est habité par des Dominicains ; il n'est pas riche : le supérieur est un homme poli , prévenant , mais ignorant comme un moine. Ce couvent est entouré d'une petite *villa* , dans laquelle *Lima* compte 600 feux , mais qui assurément ne s'y trouvent pas.

Du côté de *Leiria* , ces collines de pierre de sable couvertes d'oliviers , s'abaissent sensiblement. Dans une plaine , au pied de ces collines , arrosée par deux petits ruisseaux , le *Liz* et la *Lena* , est située la ville (*cidade*) de *Leiria* , à deux *legoas* de *Batalha*. Elle contient à-peu-près 1000 maisons , parmi lesquelles il y en a de fort jolies , habitées par des personnes riches et distinguées. C'est une ville très-ancienne , célèbre dans l'histoire , mais qui , depuis 1417 , a considérablement diminué ; elle est néanmoins le siège d'un *Corregimento* , d'un *Corregidor* , et d'un évêque ; elle contient
quatre

quatre couvens et est dominée par un château fort , situé sur une colline. Plusieurs rois, et entr'autres, *Don Dinez*, surnommé *le Sage*, ont habité cette ville. Les environs en sont agréables, la vallée fertile, et les collines parées de superbes forêts de pins.

Lorsque nous fûmes à *Leria*, nous y vîmes un Allemand, nommé *Sperling*, qui avait établi une blancherie, au moyen de l'acide oxigène. Il nous montra son établissement, mais il eut soin de nous cacher ce qu'il y avait de plus important. Il nous assura que la guerre le forçait de renoncer à son établissement; ce qu'il a fait depuis. Sans doute il a commis une grande faute, qui est commune à beaucoup de manufacturiers; c'est de commencer avec trop peu de fonds. L'Inquisition a voulu se mêler de ses affaires, et ce qui y a donné lieu, c'est qu'un jour, dans un mouvement de vivacité, il s'est adressé au soleil, pour être favorable à sa blanchisserie; ce qui ne manqua pas d'être rapporté à l'évêque, comme un trait d'idolâtrie. Celui-ci cependant fut assez raisonnable pour n'y faire aucune attention.

Don Dinez, roi et législateur du Por-

tugal, favorisa singulièrement l'agriculture et les arts dans son pays. Ce fut lui qui ordonna, dès le treizième siècle, de planter une forêt de pins aux environs de *Leira*; ces pins existent encore, et le bois qu'ils produisent est employé dans la verrerie de *Mariaha*. C'est *M. Stephens*, anglais, qui a établi cette verrerie, la plus considérable du royaume. Le verre en est fort bon, quoiqu'il n'ait pas l'éclat du verre anglais; il est transporté dans tout le royaume. Le verre étranger est soumis à de forts impôts; on en importe cependant encore de la Bohême. Ce commerce, bien plus considérable autrefois, attirait beaucoup d'Allemands dans le pays. *M. Stephens* a fait construire un palais, réparer les grandes routes, peupler et cultiver le pays, planter des forêts; enfin il est le bienfaiteur de ces contrées.

Le hasard nous procura l'occasion d'assister à un combat de taureaux, qui avait attiré beaucoup de personnes des environs. Ce spectacle est bien plus dangereux ici qu'à Lisbonne. Avant de laisser sortir le taureau de sa loge, l'arène était remplie d'une foule de masques, d'arlequins et de bouffons, qui

tous prirent la fuite , aussitôt que parut l'animal redoutable. Il arrive souvent que ces champions mal-adroits sont atteints par le taureau , qui les maltraite. On a cependant la précaution de garnir le bout de ses cornes. Un d'eux fut renversé d'une manière très rude par le taureau ; un autre bouffon qui s'était attaché un ventre postiche , joignit cet animal , lorsqu'il voulut franchir la barrière , et lui porta un coup violent ; il fut cependant assez heureux d'échapper au danger , en sautant par-dessus cette barrière. Dans quelques endroits il n'y en avait point. Je vis sous la porte d'une maison une multitude de paysans armés de bâtons , et qui attendaient le taureau de pied ferme : s'il s'approchait , ils le frappaient en poussant des cris , ce qui suffit pour faire reculer l'animal. Ce groupe fut cependant attaqué par un taureau furieux , qui renversa tout sur son passage , et qui eût sans doute causé de grands dommages , si la résistance des *Capinhos* , et les cris et le tumulte des personnes qu'il avait renversées , ne l'eussent pas arrêté , en donnant le tems aux autres de prendre la fuite ; plusieurs furent bles-

sés. Aussitôt qu'un taureau est terrassé, tout s'acharne à lui porter le plus de coups possible. La conduite du bas-peuple, qui trouve du plaisir à tourmenter l'animal mourant, est abominable. Quelques-uns sautaient sur lui, le frappaient, et je vis un homme qui introduisit une feuille d'aloës, garnie d'épines, dans la blessure de l'animal, pour augmenter ses souffrances. Les combats de taureaux me paraissent infiniment plus dangereux dans les provinces que dans la capitale. Je me ressouvins, à cette occasion, que l'ivresse de la joie étourdit la populace et la rend insensible à tout autre sentiment: et je me proposais d'être dorénavant moins sévère dans mon jugement.

Des bruyères et des landes désertes, entrecoupées de forêts de pins, règnent jusqu'à *Pombal*. Dans l'espace de cinq *legoas*, on n'aperçoit plus de villages, on n'y rencontre que quelques maisons éparses. Ce qui excite cependant l'étonnement, est de voyager sur une route bien entretenue, chose très-rare en Portugal; mais on approche de l'ancienne demeure du ministre *Pombal*. Le bourg (*villa*) de ce nom renferme plusieurs jolies

maisons ; il est situé dans un pays très-riant , et arrosé par une petite rivière. Une église desservie par des Capucins , et renfermant une image miraculeuse de la Vierge , les ruines d'un ancien château fort , qui décorent une petite éminence , le château du fameux marquis de *Pombal* , assez élégant , mais sans magnificence , sont les objets qui se présentent en entrant dans *Pombal*.

C'est ici où *Pombal* termina ses jours dans une espèce d'exil. Dans le voyage du duc de Châtelet , qui ne paraît pas avoir eu une grande connaissance ni du pays , ni des habitans , ni de la langue , la visite qu'il rendit à *Pombal* , forme l'épisode le plus intéressant. Le marquis est encore toujours désigné par le peuple , sous le nom de : *O gran marques* , et celui-ci , ainsi que quelques négocians , étaient les seuls qui l'estimaient. Sa mémoire est odieuse au reste des Portugais. Les grands parlent du gouvernement de *Pombal* , comme du règne de la terreur , où l'on fermait les portes et les fenêtres , lorsqu'on apercevait de loin ce ministre. Il n'y a pas de doute qu'il n'ambitionnât sa propre gloire , en voulant faire

le bien de son pays ; mais il employa rarement les bons moyens pour y parvenir. Nous fîmes cette réflexion en considérant les restes d'une manufacture de chapeaux dont il est le fondateur , et qui a été ruinée par une semblable à *Braga*. Mais aussi comment imaginer que dans ce pays inhabité , où la culture des terres exige plus de bras qu'il n'y en a en effet , une manufacture puisse prospérer ? Pourquoi *Pombal* n'a-t-il jamais pensé à faire construire des chemins , des ponts et des canaux , excepté autour de son habitation ? Pourquoi ces vexations exercées contre les prêtres , qui ne rendaient pas le peuple plus heureux , et qui lui attiraient des ennemis irréconciliables ? Il voulut d'abord établir par - tout des manufactures et des fabriques ; ensuite il pensa à l'agriculture , et enfin à la pêche ; il prit la direction la plus fausse. Toujours despote , fier , cruel , il n'a jamais atteint son but , en voulant améliorer le pays ; et même le bas-peuple , qu'il favorisa quelquefois , ne pense pas à lui avec lessentimens de l'amour , mais avec ceux de la joie que lui occasionne la disgrâce des personnes d'un haut rang. Voilà

le résultat des entretiens que j'eus avec plusieurs habitans du pays sur le compte de cet homme extraordinaire.

La remarque que fit M. *Jungk*, en disant que ce fut lui qui fit attenter à la vie du Roi, pour sacrifier une partie de la noblesse à sa vengeance, me paraît très-vraisemblable. Cette idée qui convenait sans doute également au clergé et à la noblesse, fut accueillie avec plaisir ; on dit même que la Reine a eu cette pensée, et que dans ses absences d'esprit, elle s'entretient de l'innocence des assassins. Si ce soupçon était effectivement fondé, on n'aurait pas manqué de remettre les choses dans l'état où elles étaient avant l'assassinat du Roi. Jusqu'à présent on n'a encore rien fait pour réhabiliter l'honneur des condamnés, quoiqu'un fils du duc d'*Aveiro* vive en secret, et que le fils du marquis de *Pombal* tienne un grand état à Lisbonne. Des personnes auxquelles on doit ajouter foi, m'ont assuré, qu'en revoyant les pièces du procès des condamnés, on a mieux aimé laisser les choses telles qu'elles sont. Le monument d'infamie qui se trouve à la place de la

maison du duc d'*Aveiro*, à *Belem*, existe toujours; on a cependant tâché d'en cacher l'inscription, par des boutiques dont on l'a entouré. Il est le symbole de la conduite des Portugais à cet égard: ils tâchent de soustraire à la vue ce qu'ils ne peuvent changer.

Des collines pareilles à celles depuis *Leira* à *Pombal*, règnent d'ici à *Condeixa* (*Condesscha*), à l'exception qu'elles sont un peu mieux cultivées. Aussi traverse-t-on le bourg d'*Atongia*, qui est assez considérable. On approche de plus en plus de cette chaîne de montagnes calcaires et stériles, qui s'étendent jusqu'ici. On rencontre dans quelques endroits du fer rouge, dont on pourrait tirer un bon parti. C'est ici qu'on quitte la province d'*Estremadure*, et qu'on entre dans celle de *Beira*.

Condeixa, à cinq *legoas* de *Pombal*, est située dans un pays très-fertile, et au pied de la chaîne de montagnes dont nous venons de parler. Ce lieu est plus considérable que *Pombal*; il est gai et vivant, et le séjour de plusieurs personnes de distinction. Les oranges de *Condeixa* sont

excellentes , à bon marché et très-renom-
mées. *Condeixa* en portugais , signifie *cor-
beille de fruits* , nom qui convient bien à ce
charmant endroit. Les femmes sont fort
jolies , et plus libres que dans aucune autre
ville du Portugal ; le voisinage des étudiants
de *Coimbre* en est la cause.

Un pays fertile , entre-coupé de collines
et de ruisseaux , peuplé et bien cultivé ,
règne jusqu'à *Coimbre* , distant de deux
legoas de *Condeixa*.

CHAPITRE XXVI.

Coimbre : son université.

COIMBRE est bâtie, comme presque toutes les grandes villes de Portugal, sur la pente d'une colline très-escarpée : la partie qui se trouve dans la plaine est peu considérable. Le *Mondego*, large fleuve, serpente au pied des collines qui sont devant la ville ; un pont, construit de pierres de taille, le traverse. On n'aperçoit la ville qu'après être descendu dans la vallée ; mais, en récompense, elle offre alors l'aspect le plus magnifique et le plus surprenant. Sa situation est charmante ; des monastères et des églises sans nombre couvrent et embellissent le penchant de la montagne. Cependant il suffit d'entrer dans la ville, pour être détrompé. Les rues en sont étroites, inégales, sinueu-

ses , mal pavées , mal-propres , et souvent tellement escarpées , qu'on a de la peine à y marcher. La seule rue qui soit belle , se trouve dans la plaine ; mais c'est précisément celle que les gens de distinction n'habitent pas , parce qu'ils la croient mal-saine en été. Le *Mondego* grossit en hiver , déborde et forme , en se retirant , des lagunes qui , comme dans tous les pays chauds , répandent des exhalaisons funestes. La ville n'offre encore ni places , ni promenades , excepté celles qui sont dues à la nature. La grande *Quinta* des Augustins sert seule à cet objet. Si l'on desire voir les lauriers des Indes , de *Goa* (*laurus indica*) dans toute leur magnificence , c'est ici qu'on doit se rendre. Mais on ne trouve dans aucune ville de Portugal de si mauvaises auberges qu'à *Coimbre* ; les chambres et les lits qu'on offre aux voyageurs , sont pitoyables , et la nourriture y est si mal apprêtée , qu'il faut l'appétit d'un botaniste , pour la trouver supportable. Voilà pourquoi les voyageurs ne séjournent point dans cette ville , ne s'en occupent que superficiellement , et ne parlent point de son université célèbre ; ou s'ils en font men-

tion , ils n'en donnent que des notions insignifiantes.

A mesure qu'on avance vers le nord du Portugal , le peuple offre plus de bonté , de bonhomie et d'industrie. Les brigandages et les vols sont plus rares , mais les hommes et les femmes ont peu d'agrémens ; ces dernières même déplaisent , en comparaison de celles de *Coimbre*. Les femmes du peuple s'affublent la tête d'un long mouchoir noir , comme en certaines villes d'Allemagne , et elles portent la *mantilla* des Espagnoles , mais sans la jolie garniture de gaze ou de dentelle que ces dernières y ajoutent.

Coimbre est une ville très-ancienne ; elle avait déjà soutenu plusieurs sièges , avant que le Portugal ne tombât au pouvoir du comte *Henri*. Les murs de la ville et ses portes existent encore , mais elles ne se ferment point. Depuis 1419 *Coimbre* est beaucoup déchue de sa grandeur. Il y a ici un évêque , qui non-seulement porte le titre de comte d'*Arganil* , mais qui l'est effectivement. De plus , il y a un *Corrégidor* , un *Provedo* et un *Juiz de forra*. La ville contient plus

de 3000 feux ; il y a huit monastères et dix-huit chapitres.

La chose la plus remarquable de *Coimbre*, c'est son université. Le Roi *Don Dinez* l'avait d'abord établie à Lisbonne , vers l'année 1291 ; mais il la transféra dans cette ville seize ans après. Depuis elle fut retransférée à Lisbonne ; mais enfin Jean III la transporta, en 1537, de nouveau à *Coimbre*, où elle est restée jusqu'à présent. Son organisation éprouva sous *Pombal* bien des changemens avantageux. Mais les réglemens ne suffisent pas ; les sciences ne peuvent prospérer sans le bon esprit qui doit y régner ; elles exigent des dépenses , de l'encouragement et une juste appréciation du mérite , ce qui, même avec une organisation médiocre , produit plus que les meilleurs réglemens. Comme l'université de *Coimbre* est peu connue parmi nous , on me permettra de m'étendre un peu sur ce sujet.

L'université a d'abord un recteur (*reytor*), que le Roi choisit , mais presque toujours hors de l'université. C'est ordinairement un ecclésiastique , qui , dans la suite,

est nommé évêque. Il n'est en fonctions que pendant trois ans ; mais à l'expiration de ce terme, il est presque toujours confirmé dans son emploi, jusqu'à ce qu'il soit appelé à une autre dignité. Il devrait dépendre du réformateur, mais ces deux charges sont réunies à présent dans la personne de *Don Francisco Rafaël de Castro*. Le recteur préside le collège des doyens (*concelho dos Decanos*), qui est composé des doyens des facultés, de deux syndics (*syndicis*), c'est-à-dire, du *conservador* et de l'*ouvidor*, et du secrétaire. Il a la juridiction sur tous ceux qui composent l'université pour tout ce qui concerne l'économie et les fonds de l'université, qui est très-richement dotée. On lui a adjoind un collège des finances, nommé *la Junta da Fazenda*, où, à l'exception du trésorier et du greffier, il y a trois députés, un professeur de théologie, un de droit, et un professeur d'arithmétique. Dans le cas où le recteur se trouve dans l'impossibilité de vaquer à ses fonctions, on nomme un vice-recteur.

Le chancelier de l'université est le chef pour tout ce qui concerne l'instruction. Il

nomme aux différens degrés dans les promotions ; il a l'inspection des cours et préside aux examens des étudiants. Cette place appartient au prieur et général des Augustins (*Canon. regul.*) à *Coimbre*. On ne peut se refuser d'applaudir aux anciens réglemens, mais cette inspection d'un moine et d'un simple individu, qui règle le mode d'enseignement, ne peut que déplaire à un Allemand, et l'on ne doit pas être étonné, si des professeurs de mérite n'obtiennent aucun succès. Le nombre des chaires est plus grand du double que chez nous. On a très-bien fait de diviser la faculté colossale de la philosophie en plusieurs branches, quand même la division qu'on en a faite, ne serait pas des meilleures. 1°. La théologie, huit chaires (*cadeiras*) ; 2°. le droit canon, neuf chaires ; 3°. le droit civil, huit chaires ; 4°. la médecine six ; 5°. les mathématiques quatre ; 6°. la philosophie quatre. Dans cette dernière, il n'est question ni de la logique, ni de la métaphysique, etc. A *Coimbre*, on n'y pense pas même, car ces quatre chaires sont occupées par le professeur de zoologie et de minéralogie, de phy-

sique expérimentale, de chimie, enfin de botanique et d'économie. De toutes les sciences proprement philosophiques, il n'y a que le droit naturel, enseigné par un professeur de droit canon. On appelle les professeurs *lertes*, (du mot *ler lire*) ; il ne se donne qu'aux instituteurs des petites écoles, et il y a, outre les professeurs ordinaires, comme chez nous, les *lertes substitutos et demonstradores*, pour les sciences qui exigent d'être démontrées.

Les cours ne se bornent pas à six mois, comme chez nous, mais ils durent plus longtems, et on ne fait qu'un cours chaque année. C'est en automne qu'ils commencent ; ils finissent au mois de mai : alors viennent les examens publics, auxquels tous sont soumis, jusqu'au mois de juin, où l'on a trois mois de vacances. Depuis *Pombal*, les examens publics se font en portugais, et il faut qu'ils soient très-rigoureux, car il arrive souvent que des étudiants s'esquivent de peur. Les cours se font également en langue portugaise, et du reste comme chez nous, mais *gratis*. Chaque étudiant, tant en théologie qu'en droit et en médecine,

cine , est obligé de passer ici un certain nombre d'années , pour suivre les cours désignés , et subir les examens annuels , s'il veut avoir un emploi , ou tirer parti de ses connaissances. Pour les élèves de la médecine , on a fixé cinq ans. Après ce terme , il ne leur reste plus rien à faire. Le grade de docteur n'est conféré qu'à ceux qui veulent professer à l'université ; ils sont de plus obligés de soutenir une thèse publique , mais ils n'écrivent point de *dissertation*. Le titre de docteur est par conséquent rare , et par la même raison , très-estimé en Portugal.

Les théologiens peuvent faire leurs études ailleurs , et même dans les monastères ; ils s'embarrassent fort peu de sciences. Quant aux jurisconsultes , il est toujours indispensable qu'ils aient fait leurs études à *Coimbre* , et comme on trouve dans les plus petites villes et bourg , un *Juiz de forra* , ils sont en très-grand nombre. Les médecins aussi doivent y avoir fait leurs cours , et même les chirurgiens (*cirujanos*). Les Portugais l'emportent de beaucoup sur nous à cet égard , car chez eux les chirurgiens , ceux qui saignent et appliquent les ventouses , et les

barbiers forment trois personnages très-différens. Ainsi le nombre des étudiants ne peut manquer d'être très-considérable ; aussi nous a-t-on dit qu'il montait à huit cents, mais non point à deux mille, ou même à huit mille, comme l'assurent quelques livres portugais.

Tous les étudiants, et même les professeurs ont un costume très-singulier. C'est un habit long, d'étoffe noire, sans manches, noué par derrière avec des cordons, et garni par-devant de deux rangs de petits boutons bien serrés, qui commencent sous le col et descendent jusqu'aux pieds : voilà la première partie de l'habillement. Par-dessus celui-ci on passe un autre habit noir et long, avec de larges manches, précisément comme celui des pasteurs protestans. Chacun tient à la main un petit sac de drap noir, où, au défaut de poches, se trouvent le mouchoir, la tabatière, et autres choses semblables. Les étudiants vont toujours la tête découverte, même pendant les plus grandes chaleurs de l'été ; il n'y a que les professeurs et les personnes graduées à qui il est permis de porter une barette noire.

Quelque légère que soit l'étoffe dont est composé leur vêtement, ce costume noir et incommode ne peut manquer d'être très-désagréable, surtout en été. Il n'y a rien, ni le rang, ni les occupations, ni même la vieillesse, qui puisse en dispenser: quiconque sort sans ce costume, est d'abord mis à l'amende, et ensuite en prison. Voilà pourquoi les rues sont toujours remplies d'hommes qui offrent un aspect triste et monacal.

Le marquis *de Pombal* avait dessein d'abolir ce costume, mais on lui représenta que c'était une économie en vêtements. Les professeurs et les étudiants demeurent, comme chez nous, dans des maisons particulières, et non, comme dans plusieurs anciennes universités, et même dans celles d'Angleterre, dans des maisons communes et destinées pour eux.

Il y a dans le ci-devant collège des Jésuites, que *Pombal* avait donné à l'université, plusieurs établissemens publics. Ce collège est situé dans la partie supérieure de la ville, comme tous ceux qui font partie de l'université. Son cabinet d'histoire naturelle est peu considérable, et ne contient que

très-peu de choses remarquables. Il est classé par le ci-devant inspecteur *Vandelli*, d'après le système de Linnée. Mais la collection d'instrumens de physique est précieuse; il y en a plusieurs faits en Angleterre. Ceux qui ont été construits en Portugal sont, la plupart, faits de bois de Brésil et dorés. Cette collection est, en général, une des plus brillantes. Ce cabinet est précieux pour tout ce qui concerne la mécanique, mais il est très-pauvre en machines électriques. Le laboratoire de chimie est également bon, vaste et bien éclairé. Outre tout ce qui appartient à un laboratoire, il y a aussi des instrumens pneumatiques et une collection d'appareils chimiques, d'après la nouvelle nomenclature antiphlogistique. On y trouve encore une collection d'instrumens de chirurgie.

La bibliothèque publique est établie dans une église qui, pour l'intérieur, n'a souffert que peu de changemens. On ne juge pas trop bien d'une bibliothèque, quand on ne peut parcourir son catalogue. Le nombre des volumes est considérable, et pour en juger par ce qu'en dit le professeur de bota-

nique *Brotero*, elle a beaucoup de nouveaux livres , dont les étudiants font un grand usage.

L'observatoire est bien construit et bien situé dans la partie supérieure de la ville ; il est commode et bien distribué, mais il manque de beaucoup d'instrumens.

Le jardin des plantes n'est pas très-vaste ; les serres sont petites , mais par les soins de l'inspecteur du jardin , *Don Feliz de Avelar Brotero*, professeur de botanique, cet établissement a été supérieurement bien arrangé. Ce jardin est plus intéressant que le jardin du Roi à Lisbonne. On trouve à chaque plante, un jalon sur lequel son nom est marqué , distribution semblable à celle du Jardin des Plantes à Paris , dont , au premier coup - d'œil , on croit apercevoir une partie. Outre plusieurs plantes exotiques , il s'y trouve une collection remarquable de celles du Portugal , que le digne inspecteur a observées avec beaucoup de soin , et qu'il a décrites. Il est certain qu'aucun amateur d'histoire naturelle ne visitera ce jardin sans fruit et sans plaisir.

Au reste , les réglemens de l'université de *Coimbre* ne sont pas à mépriser. Si je m'en rapporte à des juges compétens , elle est préférable à toutes les universités d'Espagne , sans en excepter même *Salamanque*. Il y a en Allemagne beaucoup d'universités qui , eu égard à la sagesse des réglemens , ne valent pas celle-ci , qu'ordinairement on méprise.

J'ai fait connaissance avec plusieurs professeurs , mais il ne m'appartient pas de juger du mérite de ceux qui cultivent des sciences différentes de celles auxquelles je me livre. J'ai trouvé parmi eux des esprits clair-voyans et vifs , que la politesse portugaise rendait plus aimables encore. Ils connaissent la littérature française et anglaise. Vouloir qu'ils connaissent la nôtre , serait trop exiger , même d'un Anglais ou d'un Français. On ne trouve dans la bibliothèque de *Fr. Joaquim de Santa Clara* , bénédictin et professeur de théologie , homme plein d'esprit et d'érudition , que la littérature allemande , continuée jusqu'en 1730.

J'aurais désiré posséder toutes les sciences , pour pouvoir bien apprécier le mérite

de ces savans. Je suis l'ami de *Don Feliz de Avellar Brotero*, professeur de botanique. Ses connaissances dans cette science sont précieuses : dans ses voyages en Portugal, il s'est appliqué particulièrement à étudier les plantes de ce royaume, et en a augmenté considérablement le jardin des plantes. Il a presque toujours répondu à mes questions d'une manière satisfaisante. Je puis avec raison le ranger parmi les meilleurs botanistes de tous les pays que j'ai parcourus ; et, ce qui est plus étonnant, il a mieux étudié la botanique, que beaucoup d'autres savans plus connus, et qui puisent leurs lumières dans de gros *in-folios*, ou qui ne connaissent que le genre et l'espèce des plantes dont ils font mention dans leurs ouvrages. L'introduction à l'ouvrage botanique de *Brotero*, écrit en portugais (1),

(1) *Compendio de Botanica, ou noções elementares desta sciencia, segundo os melhores Escriitores modernos expostas na lingua portugueza, Por Felix-Avellar Brotero*; Paris, 1787, 2 tom. in-8. Le premier contient 471, pages, le second 411. L'auteur était à Paris quand il a composé cet ouvrage.

prouve qu'il a autant de connaissances , et bien plus de facilité à saisir les nouvelles découvertes , que tous les savans d'Allemagne qui traitent la même matière. *Brotero* connaît les ouvrages des botanistes Allemands. Pour cultiver la science, il a fait un séjour de huit ans à Paris; il n'a pas été élevé à *Coimbre*, et c'est pour cette raison que ses collègues lui causent mille désagrémens ; il est miné par le chagrin et la mélancolie. *Vandelli* l'éloigna de Lisbonne , parce qu'il avait trop de connaissances , et trouva moyen de procurer à *D. Alexandre* , homme sans érudition , une place qui était due au mérite de *Brotero*. Je me rappelle avec satisfaction nos promenades botaniques à *Coimbre*. A peine se fut-il entretenu avec nous une demi-heure , et eut-il vu notre collection , qu'assuré de ses connaissances , il nous proposa sur-le-champ une promenade. C'était un spectacle charmant que de voir et sentir augmenter tous les jours , l'estime qui nous attachait mutuellement. J'apprends que ce digne ami a été appelé à Lisbonne , et que le comte de *Caparica* l'a remis en activité , et a ranimé son courage.

Don Constantino Botelho de Lacerda Lobo, professeur de physique, ne vaut pas *Brotero*. Il parle beaucoup, il est superficiel ; ses connaissances même en physique, sont très-médiocres, mais en revanche, il est très-laborieux, et cultive avec fruit les sciences économiques. L'économie et d'autres sciences, qui font espérer un fruit immédiat et prompt, sont beaucoup cultivées dans ce moment en Portugal, mais les Muses repoussent ces occupations vénales et mercenaires.

Don Thomé Rodriguez Sobral, professeur de chimie, est un homme très-habile. Il connaît les procédés actuels des Français dans cette science ; il enseigne la chimie d'après les nouveaux principes antiphlogistiques ; il a même traduit leur nomenclature en portugais, et s'occupe maintenant à publier un manuel de chimie, qui manque en Portugal. Je ne doute nullement de son succès.

En un mot, le Portugal possède des hommes qui connaissent l'état actuel de la littérature. Il y a beaucoup d'excellentes têtes, mais il est difficile de trouver dans ce

pays des savans profonds, qui cultivent les sciences uniquement par amour pour elles. La raison pour laquelle cette université est, en général si peu utile, n'est pas difficile à deviner. D'abord dans un pays où l'on est obligé de faire imprimer ses écrits sans rétribution et à ses dépens, ou, avec beaucoup de peine, à ceux du Roi, les auteurs doivent être bien rares. Mais d'où vient donc cette indolence pour les sciences ? et pourquoi la vente des livres ne compense-t-elle jamais les frais de l'impression ? Une censure sévère, un tribunal de l'Inquisition, toujours redoutable pour les écrivains, suffisent pour éteindre toute ardeur pour l'étude. Toutes les sciences sont sœurs ; les unes partagent le sort des autres. Si l'on n'eût pas conservé les inscriptions gravées sur d'anciens monumens, on n'y chercherait point aujourd'hui des mousses, et Black n'aurait jamais découvert l'acide oxigène, si l'on n'eût pas douté des catégories du Stagirite.

CHAPITRE XXVII.

*Environs de Coimbre. Inez de Castro.
Economie rurale.*

LES environs de *Coimbre* sont d'une beauté extraordinaire, et quoique montagneux, ils ne laissent pas d'être bien cultivés. Les montagnes sont couronnées de petites forêts de pins, et même de chênes d'Allemagne. Les vallées sont entre-coupées de ruisseaux et remplies de jardins, de *Quintas*, de maisons de plaisance et de monastères. L'olivier, l'oranger et le beau cyprès de Portugal s'y trouvent par-tout en très-grand nombre. Le *Mondego*, qui baigne les murs de la ville, serpente majestueusement dans une plaine étroite, mais fertile, que ce fleuve rapide inonde en hiver. Dans le lointain, l'œil découvre d'un côté la haute montagne de *Lousao*, et de l'autre, celle de *Bussaco*, sur la cime de laquelle est situé le fameux monastère des Carmélites. La *Quinta* est

ornée de cyprès élevés et touffus, et celui qui ne craint pas la fatigue, se trouve, en y montant, richement dédommagé de ses peines, par la grande variété d'objets qui s'offrent à sa vue. Vis-à-vis de *Coimbre*, sur le bord de la rivière, est une *Quinta*, qui porte encore aujourd'hui le nom de la *Quinta des Larmes* (*das Lagrimas*). La Fontaine des Larmes (*Fonte das Lagrimas*), prend sa source dans une colline ombragée par des cyprès. C'est ici que, suivant la tradition, *Donna Inez de Castro* a demeuré, et fut assassinée. Elle était Espagnole. *Don Pedro*, fils du Roi *Alphonse IV*, et héritier présomptif de la couronne, en était amoureux : l'on dit qu'il l'avait épousée en secret, à *Braganza* ; il fixa dans ce lieu sa demeure, vint l'y trouver fréquemment, et en eut trois fils et une fille. Cette liaison du prince fut bientôt publique. Son père irrité et excité par ses courtisans, se trouvant un jour à *Montemor o Velho*, près de *Coimbre*, se rendit précipitamment dans l'habitation de *Inez*, et, au moment même où le prince était à la chasse, il la fit inhumainement massacrer. *Pedro*, parvenu à la couronne,

donna ordre de déterrer le corps de son amante, et posa lui-même la couronne royale sur son cadavre. Il montra beaucoup de sévérité envers ceux qui avaient conseillé cet assassinat à son père ; il conserva même cette sévérité pendant son règne, et c'est ce qui lui fit donner le nom de Justicier (*Justiciero*), ou de cruel. Il mérita ce dernier nom, surtout aux yeux des ecclésiastiques, qui lui étaient défavorables.

Inez et *Don Pedro* parurent bien connaître les beautés de la nature, en choisissant ce joli endroit, d'où *Coimbre* se présente à l'œil dans toute sa magnificence. La *Quinta* des Larmes offre dans la vallée une place favorable à l'esprit romantique, et si, en Portugal, la poésie paraît encore, de tems en tems, dans tout son éclat, c'est à cette belle vallée qu'on en est redevable.

Une singularité remarquable, c'est que le beau sujet de la mort de *Inez* n'ait jamais, chez les Portugais, fourni matière à une excellente pièce de poésie. L'on s'est efforcé, il est vrai, de la mettre sur le théâtre ; mais le sujet ne s'y prête pas, sans de grands changemens : toute l'action est circonscrite

dans le moment où la belle *Inez*, jouissant de tout son bonheur, est assassinée à l'insu du prince. Une conjuration contre une femme paisible et éloignée de la cour, qu'on surprend dans l'absence de son amant, n'offre point d'intrigue. Il existe plusieurs tragédies portugaises qui portent ce nom, et qui, la plupart, sont dénuées de beautés, mais non de passages ridicules. *Inez*, par la Mothe, est une pièce oubliée et digne de l'être. J'espère qu'une tragédie allemande, de ce nom, qui naguère a paru, ne manquera pas d'avoir bientôt le même sort. Mais le plus pitoyable ouvrage sur ce sujet, est un opéra italien, dans lequel *Inez* n'est pas assassinée, mais où le roi lui fait grace. En poésie, il y a peu de pièces si contraires au bon goût. J'ai vu cet opéra à Londres, au théâtre d'Haymarket; madame *Banti*, l'idole du public de cette ville, jouait le rôle de *Inez*; sa laideur insupportable achevait de dégoûter le spectateur et de détruire toute espèce d'illusion. Un épisode sur le même sujet, qu'on trouve dans la *Lusiade* du *Camoëns*, contient, parmi plusieurs beaux passages, un discours de *Inez*, adressé à *Al-*

phonse, qui est des plus mauvais. Il est vrai qu'on oubliera toutes les imperfections de ce grand poète à la lecture du tableau du bonheur d'*Inez*, qu'il peint au chant III, v. 120.

« Tes jours, belle *Inez*, s'écoulèrent dans un doux repos. Tu goûtas tous les charmes du bonheur dans cette douce ivresse de l'âme, que le sort ne détruit que trop tôt. Dans les prairies verdoyantes qu'arrose le *Mondego*, tu mouillas l'herbe de tes larmes, et ta bouche prononça un nom cher à ton cœur, que l'écho des montagnes voisines répétait. »

» C'est là que le souvenir de ton amant se retraça à ton âme; il était toujours présent à tes yeux, et lorsqu'il s'éloignait de toi, la nuit il reparaisait à ta mémoire dans des songes agréables, et le jour, à ton esprit, et ce qu'il pensait, ce qu'il vit, lui présentait par-tout l'image du bonheur (1).»

(1) Estavas, linda Inez, posta em focego,
De teus annos colhendo doce fruto,
Naquelle engano da alma, ledo e cego,
Que a fortuna nao deixa durar miuto;

Notre langue ne saurait donner qu'une faible idée du charme de l'expression qui règne dans ce mot *beau* : l'idée du beau y est variée par trois mots , l'un plus flatteur et plus harmonieux à l'oreille que l'autre. Quelles expressions que celles de *lindo*, qui désigne la douceur , de *ledo*, qui peint la gaiété (*lieta*), et de *formoso*, qui ne s'applique qu'à une beauté sublime ! Comment traduire avec précision *saudoso* (ce qui inspire un sentiment languissant), et ces deux vers pleins de douceur, qui ne le cèdent en

Nos saudosos campos do mondego,
De teus formosos olhos nunca enxuto,
Aos montes ensinando, e as ervinhas,
O nome, que no peito escrito tinhas.

Lusiade, Ch. XX.

Do ten principe alli te respondiam,
As lembranças, que na alma he moravam;
Que sempre ante seus olhos te traziam
Quando dos teus formosos se apartavam.
De noite en doces sonhos, que mentiam,
De dia em pensamentos que voavam :
E quanto em fim cuidava e quanto via
Eram tudo memorias de alegria.

Ibid. Ch. XXI.

rien

rien au *Te dulcis conjux ! etc.*, de Virgile , et qu'il ne faut lire que dans l'original :

De noïte em doces sonhos que mentiam ,
De dia em pensamentos que voavam.

Assarément celui qui refuse au *Camoëns* les qualités d'un grand poète , le connaît aussi peu que sa langue.

J'ai plusieurs fois fait mention du cyprès du Portugal (*Cypressus lusitanica* de *L'Héritier*), il faut que je dise encore quelques mots au sujet de ce bel arbre , si peu connu chez nous. On l'a d'abord transporté des hautes montagnes près de Goa dans l'Inde , à *Bussaco* , où on le trouve en grand nombre dans le jardin des moines. On ne le rencontre qu'au centre du Portugal , moins exposé aux chaleurs. Dans les environs de Lisbonne il est rare et petit. Le *Cyprès pyramidal* , quoiqu'à beaucoup près moins beau , s'y voit assez souvent. Le cyprès de Portugal réussit mieux en Angleterre et en France , que le cyprès commun , et les petits plants que j'ai apportés réussissent fort bien dans le Mecklenbourg. La plupart des arbres verts ont , malgré leurs belles

touffes, une taille trop roide, qui est monotone. Je n'en connais que deux espèces, qui, à ces touffes, réunissent un port élané. Ceux de mes lecteurs qui ont vu, au Jardin des Plantes à Paris, le superbe cèdre du Liban, seront d'accord avec moi sur la rare beauté de cet arbre. Le cyprès de Portugal lui ressemble tellement pour la taille, que, dans le loin, j'ai pris pour un cèdre du Liban, le premier grand cyprès que je vis à *Alcobaça*.

Les montagnes des environs de *Coimbre* sont en partie composées de pierre de sable à gros grains, et de pierres grises calcaires, ainsi que presque toutes les montagnes de la même nature. Celles composées d'ardoise commencent à quelque distance de là, et l'ardoise argilleuse d'un jaune grisâtre, se transforme insensiblement en ardoise sablonneuse, et celle-ci en ardoise mêlée de mica, qui pour lors s'unit au granit. Les montagnes sont riches en belles fleurs, et celles qui renferment de l'ardoise, produisent des plantes particulières à la province *Entre Minho e Duro*, comme le superbe *Antirrhinum triornithophorum*, le *Cyno-*

glossum lusitanicum. *Tournef.*; la petite *Sibthorpia europaea* garnit les rochers et les murs. Dans les forêts à pins et sur les montagnes de sable, se trouvent les végétaux des bruyères du Portugal, et sur les montagnes calcaires on voit une quantité d'orchidées et les plantes de la *Serra da Arrabida*.

La terre est bien cultivée, et même mieux qu'ailleurs, à l'exception du *Minho*. On recueille dans ce pays beaucoup d'olives. Il est vrai que depuis les montagnes limitrophes de la *Serra de Górez* jusqu'aux *Algarves*, les oliviers sont très communs en Portugal; mais ils le sont plus encore dans cette partie du centre du pays, où souvent l'on marche des journées entières, sans rencontrer aucun autre arbre. Il y en a de différentes espèces. En général l'huile qu'on fait en Portugal est meilleure que celle d'Espagne, quoique les olives soient plus petites. Pour multiplier les oliviers on plante des rejetons (*tauchoes*), ou on les greffe sur des oliviers sauvages, qui ne sont pas rares en plusieurs endroits du Portugal. Les arbres de cette dernière espèce ont des troncs plus forts. L'on coupe en automne les re-

jetons des vieux arbres ; on les conserve dans une terre humide , et on les plante depuis le commencement du mois de janvier jusqu'à la fin du mois d'avril , selon la différence des climats. Les premières années on laboure la terre qui se trouve dans le milieu , pour détruire les broussailles. Aussi y sème-t-on du blé. Cette manière de cultiver la terre n'est cependant pas bien commune , excepté dans les *Algarves*. On coupe les rejetons superflus dans la jeunesse de l'arbre. L'olivier porte des fruits très-tardifs , c'est-à-dire , lorsqu'il a 15 ans. On voit par-là combien la guerre doit être désastreuse pour cette espèce de culture , et combien la vengeance d'un ennemi est terrible , lorsque , comme on dit dans l'Écriture sainte , il fait abattre les oliviers. Les olives mûrissent au mois de décembre ou de janvier ; on monte sur les arbres , on en abat les fruits avec de longues perches ; les olives sont reçues sur des nattes étendues au pied de l'arbre. On ferait mieux , peut-être , de les cueillir avec la main , comme cela se pratique dans le midi de la France. Quelques cultivateurs les pressent,

aussi-tôt après les avoir transportées chez eux, dans des petits paniers; d'autres les mettent en tas, en y mêlant du sel, pour en tirer une plus grande quantité d'huile, ce qui la rend moins bonne. Les pressoirs sont mis en mouvement par des bœufs : la malpropreté des pressoirs en Portugal, et celle qui règne dans tous les procédés y relatifs, diminuent de beaucoup la bonté de l'huile dans ce pays. Elle est cependant d'un grand besoin pour les habitans, qui s'en servent au lieu de beurre, de graisse ou de sain-doux, pour apprêter leurs alimens, ou pour la brûler dans leurs lampes. *Coimbre* fournit de l'huile à d'autres provinces. Les Portugais ne font confire que les olives brunes et mûres; quant aux grandes olives d'Espagne, qui ne sont pas mûres, et que l'on préfère par-tout, on ne les voit guères que sur les tables des bonnes maisons. Le bois de l'olivier, qui est de couleur jaune, très-dur et fort beau, pourrait être employé à différens usages, mais on ne s'en sert guères que pour le chauffage. Les différentes sortes de bois du Brésil ont la préférence pour la fabrication des meubles et des ustensiles.

L'olivier est sujet à deux maladies , dont l'une , *agafa* , qui se manifeste dans les terrains marécageux , flétrit les feuilles et détruit les fruits ; l'autre nommée *ferragem* , ou rouille , qui ravage souvent les contrées méridionales du Portugal , est bien plus dangereuse. Les feuilles se rétrécissent et se couvrent d'une matière noire et glutineuse , sur laquelle on voit une quantité d'insectes du genre des *coccus* , qui n'a pas encore été spécialement décrit. L'arbre dépérit et porte peu ou point de fruits. On se plaint généralement de cette maladie ; elle occupe les savans et les économistes portugais. L'académie de Lisbonne avait proposé un prix pour la meilleure tragédie ; mais en ouvrant un des billets des concurrens , l'on trouva , au lieu du nom , la prière d'accorder un prix au meilleur traité sur le moyen de remédier à la rouille des oliviers ; avis utile à l'académie. Jusqu'à présent on n'a découvert aucun moyen pour diminuer le ravage de cet insecte , si ce n'est celui de couper les branches qui en sont infectées ; moyen un peu trop rigoureux. Mais cet insecte , comme beaucoup d'autres , est péri-

dique et disparaîtra de lui-même. Dans les *Mémoires de l'Académie sur l'économie* (première partie , page 8) , *Vandelli* émet son opinion à ce sujet ; il démontre que cet insecte est du genre du *coccus* , et donne le conseil , non-seulement de couper les branches , mais d'arroser l'arbre d'une infusion alkaline. On trouve dans la troisième partie , page 154 , desdits Mémoires , un autre traité sur ce sujet , par *Antonio Svarez Barbosa*. Il parle d'abord de l'histoire naturelle de cet insecte , et en donne une description qui n'est pas écrite dans un stîle très-élégant. Ensuite il prouve que la matière glutineuse et noire , dont les feuilles sont couvertes , ne provient pas de l'insecte ; il conclut enfin en disant , que cette maladie des arbres n'est que la suite de l'abondance des sucs (*chymomania*). L'auteur est un assez bon observateur , mais on ne saurait approuver les conséquences tirées de ses observations. J'en ai fait plusieurs sur cette espèce de rouille (quoique cette expression ne soit pas précise). Je l'ai non-seulement trouvé sur les oliviers , mais je l'ai remarqué aussi sur les

cistes , par exemple , sur le *Cistus halimifolius* , et autres arbustes ; et je conviens avec l'auteur , que la matière noire ne provient pas immédiatement de l'insecte ; je la crois même un végétal. Mais il ne s'ensuit pas de là que ces insectes n'en soient pas la cause postérieure. Leur piqûre fait refluer les sucs de l'arbre dans ses feuilles , et lui cause une maladie qui donne lieu à la naissance de ces plantes cryptogamiques ; nous trouvons également les arbres qui dépérissent chargés de lichen et d'autres plantes parasites.

On cultive dans les environs de *Coimbre* plusieurs sortes de froment , comme le froment blanc et rouge et le froment d'été (*trigo-tremez*) ; mais ce dernier ne croît que lorsque le *Mondego* a inondé les champsensemencés ; ce qui arrive souvent. On le sème depuis le mois de novembre jusqu'au mois de mars , à trois époques différentes. Quand on en fait venir dans des champs , parmi des oliviers , on lui donne le premier labour en hiver , mais plus communément au mois de mai. On ne laboure qu'une fois après les pluies d'octobre. La charrue d'ici est à deux roues ; elle est pourvue d'un soc ,

d'une oreille de charrue et d'une coutre qui se monte et se baisse. L'on cultive aussi de l'orge, mais point d'avoine et peu de seigle. *Coimbre* est obligé de faire venir des autres provinces, du froment et de l'orge. Dans les champs arrosés par le *Mondego* on cultive du riz, mais cependant pas en grande quantité.

La culture du maïs est très-commune dans la province de *Beira*, et plus que dans les provinces méridionales du Portugal, où le terroir est trop sec et trop léger. On laboure la terre quinze jours avant qu'on l'ensemence, ce qui se fait depuis le mois d'avril jusqu'au mois de mai. Quand la jeune plante a poussé quatre à cinq feuilles, on remue la terre avec des pioches; on arrache les plantes inutiles, et ensuite on l'entoure de terre. On la herse en outre quinze jours après, ce qui déchire les feuilles et couvre souvent la jeune plante de terre; mais on a éprouvé qu'elle ne s'en porte que mieux. On coupe le maïs lorsqu'il est mûr. Une grande partie des habitans ne mange que du pain fait avec ce blé, qui s'appelle *Braa*; il est d'une belle couleur jaune, mais lourd, douceâtre et difficile à digérer. J'ai

trouvé le pain de maïs , dans les parties méridionales de la France , beaucoup plus léger , mais aussi beaucoup plus sec que celui de Portugal. Le maïs offre encore une bonne nourriture pour les bestiaux. La récolte qu'on en fait dans les environs de *Coimbre* est tellement abondante , qu'on en exporte dans d'autres provinces. Il s'appelle en portugais *Milho* , et d'après ce que disent les auteurs portugais , il est indigène sur la côte de Guinée. Ils nomment ce millet (*Panicum miliaceum*) *milho miudo* , et la queue de renard (*Panicum italicum*) , *milho painço*.

Les oranges sont ici d'une bonté particulière. On les exporte même à l'étranger du petit port de *Figuiera* , à l'embouchure du *Mondego*. Le vin n'est que médiocre , mais on en transporte dans les autres provinces.

Les légumes sont bons et en grande quantité , surtout les haricots et une espèce de fèves nommée *fejao fraydinho*. On rencontre celles-ci fréquemment en d'autres cantons du Portugal. Elles ressemblent beaucoup aux haricots , mais sont plus petites et d'un moins bon goût ; cependant

on dit qu'elles rendent beaucoup. C'est le *Dolichos* de *Linnée*. Ce légume *Catjanz* est cultivé fréquemment aux Indes orientales et en Chine; mais autant que je le sais par moi-même, et que j'ai pu l'apprendre d'autres botanistes, il n'est nullement usité en Europe.

On recueille quelque peu de lin aux environs de *Coimbre*.

Malgré l'état florissant de l'agriculture, le bas-peuple de cette province est très-pauvre, et on n'a qu'à considérer la ville, pour en apercevoir la cause, qu'on doit chercher dans la grande quantité de monastères et d'églises. La ville même se soutient par les étudiants et les collèges. Le commerce y est de peu d'importance. Le *Mondego* est une rivière très-dangereuse; il inonde et submerge la terre en hiver, et en été il coule lentement renfermé dans son lit, ce qui nuit beaucoup à la navigation. On a tâché d'indiquer plusieurs moyens pour le rendre navigable, mais tous ces projets n'ont pas encore été exécutés. Il y a à son embouchure dans la mer une barre très-dangereuse, qui ne permet le passage qu'à

de petits navires. On voit encore tout le long du rivage , depuis *Buarcos* jusqu'à *Figueira* , ainsi qu'au *Cabo Espichel* , beaucoup de traces de charbon de terre , dont on n'a su faire aucun usage jusqu'ici. Dans la ville et ses environs , on fabrique un peu de toile et des serges. Dans la partie inférieure de *Coimbre* on trouve quelques fabriques de mauvaise faïence , et d'autres où l'on fait des poteries rouges. L'on va chercher pour cet effet de la glaise d'un endroit qui s'appelle *Alcaradzas*. Les vases rouges y sont en partie enduits d'un vernis , et en partie sans vernis. Les cruches dont on se sert dans tout le Portugal , pour conserver de l'eau fraîche , sont de cette terre rouge , sans vernis et légèrement cuites. L'eau traverse la glaise molle ; il s'opère une évaporation forte et continuelle à la surface extérieure , qui , d'après les lois physiques , produit le froid. Quand les vases sortent de la fabrique , les boissons qu'on y conserve contractent un goût argilleux , qui est très-désagréable ; mais , malgré cela , cette invention est d'un grand avantage dans un pays chaud , et mériterait d'être imitée

dans des contrées qui le sont moins , où la chaleur est cependant quelquefois assez grande (1).

On trouve dans les *Mémoires sur l'économie*, par l'*Académie de Lisbonne*, T. 1, pag. 254, une description physique et économique de *Coimbre* et de ses environs, par *Manoel Dias Baptista*. Tout ce qui est relatif à l'histoire naturelle y est mal traité; la description détaillée des animaux et des plantes des environs de *Coimbre* est non-seulement très-incomplète, mais elle fourmille même de fautes. Quelques observations sur l'économie rurale sont assez bonnes; je m'en suis servi ci-dessus. J'y ai joint cependant mes propres remarques, car il y a bien des choses dignes d'être observées, qu'il n'a pas décrites.

(1) Dans le *Journal Universel de Chimie* par *Scherer*, tom. I, pag. 251, on trouve une notice de *Casteirie* sur les vases de ce genre, qu'on appelle *Alcarrazas*, qui dit, que c'est le sel qu'on y mêle, qui les rendait mous. En Portugal on ne m'a rien dit à ce sujet, et on en attribuait la raison au peu de dureté qu'ils prennent au feu.

 CHAPITRE XXVIII.

Aveiro. O-Porto.

LES riantes collines des environs de *Coimbre* n'accompagnent le voyageur que jusqu'à la distance d'un *legoa* de cette ville: ici le pays s'applanit et se transforme en une contrée basse couverte de sable, de bruyères et de forêts de pins. Ce n'est qu'auprès d'*Aveiro*, à neuf *legoas* de *Coimbre*, que le pays commence à être mieux cultivé. On n'y trouve que deux petits villages, *Sendas Novas* et *Balhaza*.

La ville d'*Aveiro* est située dans une plaine marécageuse, à l'embouchure du *Vouga*. C'est une *cidade*, chef-lieu d'un *Corregimento*, et par conséquent le siège d'un *Corrégidor* et d'un *Provédor*; elle a 1400 feux, qui forment quatre diocèses et six monastères. On voit encore les anciens murs de la ville. Les maisons sont en général

petites , et le nombre des personnes de distinction y est peu considérable. La rivière de *Vouga* traverse la ville ; elle y est très-étroite , mais garnie d'un beau quai. La rivière se partage en deux bras devant la ville , dont celui de gauche prend son cours vers la mer , et l'autre tourne au nord , et va se jeter dans l'*Ovar*. Le commerce de cet endroit est peu important. Il n'y a que des petites barques qui puissent s'approcher de la ville ; il n'y a en général que des navires peu chargés qui puissent franchir la barre dangereuse qui est à l'embouchure du fleuve. La pêche seule y est un objet important , et *Aveiro* pourvoit la province de *Beira* particulièrement de sardines. On voit ici très-fréquemment de grandes files de mulets , qui transportent ce comestible dans la partie supérieure de la province. Le sel qu'on exporte en assez grande quantité d'ici , est moins bon que celui de *Sétuval* et de Lisbonne.

Il n'y a pas de ville en Portugal qui soit entourée d'une plaine si vaste et de si grands marais qu'*Aveiro*. Cette situation rend cet endroit très-mal-sain ; on s'en aperçoit aisé-

ment à la figure maigre et blême des habitans. Les fièvres intermittentes sont dans ce pays très-fréquentes et plus dangereuses que dans les pays moins chauds.

Nous nous rendîmes d'ici par eau à *Ovar*. Le bras de la *Vouga*, qui est réellement un lac, est très-étroit durant trois *legoas*, mais il s'élargit pendant un *legoa*, et forme un lac considérable ; il se termine enfin par un canal étroit, qui a un *legoa* de long, et qui cesse près d'*Ovar*. Ce qui prouve le peu d'exactitude qu'on trouve, à l'égard de la largeur de l'eau, dans toutes les cartes, même dans celle de *Lopez*. L'eau en est assez douce, quoiqu'elle ne soit très-souvent séparée de la mer que par les dunes. La navigation, qui se fait au moyen de petites barques, est très-désagréable sur une eau basse, entre-coupée de marais, et où l'on est souvent obligé de faire marcher le navire à l'aide des crocs. *Ovar* est une ville (*villa*) assez considérable, de 1300 feux, parmi lesquels il y a bon nombre de grandes maisons. Ses environs sont bien cultivés, ce qui est assez ordinaire dans la province de *Minho*. C'est ici que nous vîmes pour la première

première fois des prairies artificielles; aussi y trouvâmes-nous l'algue d'Angleterre (*Lolium perenne*), que l'on sème et qui pousse chaque année sous ce climat chaud, au lieu que les arbrisseaux du Midi croissent ordinairement chaque année dans le Nord. La cause en est peut-être la sécheresse qui brûle les racines en été. Nous trouvâmes aussi une herbe de pâture, non décrite encore, savoir (*l'Ornithopus sativus nob.*): c'est une plante très-remarquable, dont on fait un usage avantageux dans tout le *Minho* et dans les environs de *Coimbre*.

A quelque distance d'*Ovar*, près d'un village nommé *Sobral*, nous vîmes une montagne de thonschiefer, qui fait bientôt place à une ardoise, mêlée de mica, et qui annonce un groupe de montagnes très-hautes. Celles-ci, qui sont très-serrées et très-escarpées, s'étendent au sud du *Douro* jusqu'à *Lamego* et plus loin encore. On les découvre déjà près d'*Aveiro*; elles diminuent vers la mer. C'est ici que commence la province *Entre Douro e Minho*, que, dans le pays même, on appelle brièvement *le Minho*; et dont une très-petite partie est

en deçà du *Douro*. Une meilleure culture se fait bientôt remarquer, quoique la contrée paraisse stérile au premier abord. Les vallées sontensemencées de maïs, de choux et de lin, et les montagnes sont couvertes de forêts de pins. La vigne s'entrelace dans les haies et les arbres. Les villages qui d'abord n'offrent que l'aspect de la pauvreté, gagnent en beauté et en nombre : on se voit tout d'un coup entouré de maisons dispersées; on arrive inopinément dans un endroit qui s'appelle *Villa Nova d'O - Porto*; on descend une rue escarpée et on se trouve sur le bord du *Douro*, vis-à-vis de la ville d'*O-Porto*.

Une ville située parmi des rochers, sur le penchant d'une montagne escarpée, ornée de clochers et d'églises innombrables; des jardins, des maisons, des couvens placés sur la cime d'un roc couronné d'une forêt de pins, une belle rivière couverte de vaisseaux, le tumulte, l'activité d'hommes qui vivent dans un pays que la nature semblait avoir destiné à être l'asile des bêtes féroces, tout cela présente un aspect extraordinaire. La proximité des objets (car la rivière n'est

pas large et la vallée étroite) augmente encore l'étonnement. Lisbonne s'annonce de loin dans toute sa grandeur et toute sa magnificence. *Coimbre* est située dans les plaines délicieuses qu'arrose le *Mondego*, mais *O-Porto* surprend par sa situation élevée.

O - Porto est , après Lisbonne , la plus grande ville du Portugal ; elle est le chef-lieu d'un *Correzimento* , et par conséquent le siège d'un *Corrégidor* et d'un *Provédor* , ainsi que d'un gouverneur (*Governador*) , parce qu'elle fait partie des forteresses , ou places d'armes (*praça de armas*) du royaume. Elle est également le siège d'un évêque , mais qui réside ordinairement à *Mezanfrio*.

Lima, dans sa Géographie de Portugal, portait en 1736, le nombre des habitans d'*O-Porto* à 20,737, et *Murphy*, dans son Voyage, le fait monter à 63,503. Je ne sais ce qui a pu induire en erreur *Murphy*, et le porter à une telle exagération. Peut-être a-t-il compris dans le nombre des habitans de l'endroit les *concelhos* voisins ; il est certain , du moins , que maintenant la population d'*O-Porto* ne se monte qu'à-peu-près à 30,000,

comme nous l'a assuré le *Corrégidor* lui-même. Depuis 1737, on doit trouver plus probable l'augmentation de 10,000, qu'un accroissement de population de 40,000 âmes, dans un tems surtout où la population du pays entier n'a pas augmenté. Il y a à *O-Porto* quatre faubourgs, sept paroisses et douze monastères. On voit encore les restes des murs et des barrières d'un côté; la ville, même à présent, est ouverte et sans fortifications. Le tribunal suprême pour les provinces du Nord (*Relação do Porto*) siège ici.

Les quais de cette ville sont construits sans aucun art; il y a d'un côté une rue; l'autre côté est garni d'un mur peu élevé, et qui n'est simplement destiné qu'à y attacher le cordage des vaisseaux qu'on amarre. Une rue belle, large et bien pavée, garnie de trottoirs des deux côtés, mène du rivage à la partie supérieure de la ville, où elle se joint à une rue de traverse non moins belle. Toutes les autres rues sur la pente de la colline, sont étroites, tortueuses et fangeuses. Mais sur le haut de la colline, il s'en trouve encore d'autres qui ne le cèdent en rien à la première; elles sont garnies de beaucoup

de maisons nouvellement construites. On croit avoir quitté le Portugal; on s'imagine être dans une ville d'Angleterre, à cause de la clarté et la propreté qui y règnent. *O-Porto* est en général la ville la plus élégante du pays; mais les habitans élèvent ici les mêmes plaintes, que ceux de Madrid, lorsque Charles II changea cette ville, alors remplie de boue, en une capitale digne d'un grand royaume. On nous a raconté que la partie d'*O-Porto*, qui a tant gagné par les rues larges et neuves, était devenue plus mal-saine. On apportait comme preuve de cette assertion, que maintenant le soleil perçait dans les maisons, qui autrefois, dans les rues étroites, en étaient tellement à l'abri, qu'aucun rayon ne pouvait y pénétrer; et plusieurs habitans se plaignaient que cette position découverte y augmentait la chaleur et ses suites nuisibles. Il est au reste bien sûr que les anciens, particulièrement les Arabes, ont toujours eu en vue de se garantir de cet inconvénient, en plaçant les villes dans les bas-fonds. Les voyageurs feront donc bien de ne pas précipiter leur jugement sur les usages, en quelque sorte

sorte nationaux des pays étrangers. La pente escarpée de la colline sur laquelle la ville est bâtie, rend les promenades à pied, à cheval ou en voiture plus pénibles encore qu'à Lisbonne, et l'on voit du côté du levant de la ville, des maisons tellement penchées sur le bord du rocher qui domine sur la rivière, qu'on n'y peut arriver qu'à l'aide de marches taillées dans la pierre. Mais l'étranger se trouve richement récompensé de ses peines, par le site pittoresque et par l'aspect du rivage opposé, qui est garni de bourgs, de monastères et de forêts de pins.

Ce sont les Anglais qui règlent ici le ton de la société; au reste le nombre des gens de distinction y est proportionnellement plus considérable qu'à Lisbonne. Ils ont établi une espèce de *casino*, ou club, dans une belle maison, qui contribue beaucoup à réunir les étrangers: les réglemens en sont excellens. Il y a parmi ces Anglais des négocians qui, étant très-instruits, cultivent les sciences. M. *Warre*, négociant anglais très-riche, mérite d'être compris dans ce nombre.

On avait construit, peu de tems aupara-

vant, et à beaucoup de frais, une salle de spectacle très-vaste, dans la partie supérieure de la ville, mais l'architecte y laissa subsister un grand défaut, celui que les spectateurs qui se trouvaient dans les loges, n'entendaient pas ce qui se disait sur la scène. Du reste elle mérite des éloges. Des acteurs assez bons ont joué ici la comédie portugaise. Il se pourrait bien qu'*O-Porto* eût un jour une comédie nationale préférable à celle de Lisbonne. L'hôpital royal, bâtiment vaste, n'est pas achevé, et existe dans le même état que du tems de *Murphy*.

Le commerce d'*O-Porto*, qui consiste principalement en vin, a beaucoup souffert par la guerre. La proximité de *Vigo* en Gallicie, où les armateurs français trouvèrent un refuge, exposa beaucoup ces environs, et le port d'*O-Porto* est un séjour très-désavantageux aux vaisseaux armés. On n'en sort et on n'y entre guères sans danger. Durant la guerre on vit plusieurs corsaires français croiser à la vue du port. Cet accident a été cause de la ruine de bien des maisons à *O-Porto*, malheur qui n'est arrivé qu'à peu de maisons de Lisbonne.

Le fleuve est très-profond près de la ville; des vaisseaux à deux mâts peuvent y arriver; mais des vaisseaux de 200 tonneaux et au dessus, sont obligés de mouiller à un quart de lieue de distance. Les gros vaisseaux marchands du Brésil ont coutume de décharger leur cargaison lorsqu'ils sont en rade. En 1796 il entra dans ce port 10 vaisseaux américains, 2 de Brême, 51 danois, 2 espagnols, 36 d'Hambourg, 38 anglais, 4 vaisseaux de Lubeck, 35 portugais, 27 prussiens, 1 vaisseau de Papenbourg et 32 vaisseaux suédois. Il en sortit, au contraire, 6 vaisseaux américains, 2 espagnols, 34 d'Hambourg, 99 anglais, 4 vaisseaux de Lubeck, 42 portugais, 26 navires prussiens, 1 de Papenbourg et 29 vaisseaux suédois. On voit par-là que le commerce des Anglais à *O-Porto* surpasse de beaucoup celui de toutes les autres nations.

J'ai déjà fait une description générale des environs d'*O-Porto*. Les bords du fleuve offrent une promenade agréable; on voit à droite cette belle rivière, et un rocher escarpé, dont on a même été obligé de faire sauter une partie, pour élargir le chemin,

se présente à gauche ; vis-à-vis , sur le haut de la montagne , on aperçoit un monastère avec sa *Quinta* et ses forêts. Un grand nombre de ruisseaux tombent en cascade le long du rocher et vont se perdre sur la mousse et dans l'herbe , qui est continuellement arrosée par une eau fraîche et limpide. Par-tout où le terrain le permettait , on a enlevé de la terre aux montagnes stériles , pour les convertir en champs , en jardins et en *Quintas*. De l'autre côté de la rivière , et à une certaine distance , le pays augmente en beauté , forme des collines variées , où des bois peu élevés , qui consistent en chênes d'Allemagne , en houx (*Ilex aquifolium*) , et surprennent par leur nouveauté. Un chemin semblable et très-agréable , conduit , en descendant le fleuve , jusqu'au bord de la mer.

La mer n'est qu'à trois quarts de *legoas* d'*O - Porto*. Les montagnes se terminent tout-à-coup près du rivage. Le pays devient plus plat vers l'embouchure du fleuve , mais on voit çà et là quelques écueils sortir de la mer ; ils forment l'entrée étroite et dangereuse du port. La mer est très-orageuse sur les côtes durant la mauvaise saison. Le fleuve

est très-rapide ; les rochers retiennent le sable qu'il entraîne , ce qui finirait par boucher l'entrée de telle sorte , que , si on n'employait de grands moyens pour la dégager , le port deviendrait impraticable. On a essayé de détourner le fleuve , pour pouvoir mieux enlever le sable , ce qui a réussi en partie. Mais en général cela n'a pas beaucoup servi , et il faudra de plus grands travaux pour conserver au pays ce port , qui est d'une si grande importance pour lui. C'est un spectacle effrayant que de voir entrer un vaisseau dans ce port étroit lorsque la mer est houleuse. Il est défendu par un petit fort (*St. Joao de Fez*), auprès duquel est un bourg qui porte le même nom , et il y a aussi des bastions sur la côte , vers le Nord. De l'autre côté du port il y a un petit fort nommé *Ste. Catherine* , pourvu de quelques batteries.

Il faut se garder de monter sur les collines derrière *O-Porto* , si l'on ne veut pas voir détruire l'aspect enchanteur d'une vallée étroite et pittoresque. Le terrain est sablonneux , stérile , ou couvert de grains de granit , et garni de tristes forêts de pins. Sur la rive méri-

d'ionale du *Douro*, en face de *O-Porto*, on se croit dans une autre ville presque aussi grande que *O-Porto* même. Vers le couchant, sur le penchant d'une colline, on découvre quantité de maisons dispersées, qui forment le bourg de *Gaya*, très-remarquable, tant par son site que par le nom qu'il porte. On dit que dans cet emplacement était situé un endroit nommé *Cala*, dont les anciens auteurs font mention. Depuis on a établi *O-Porto*, plus commode pour la navigation, car le fleuve a plus de profondeur sur ce rivage, et on l'appela *Portus Cale*, le port de Cale, d'où est dérivé le nom de Portucal, et enfin de Portugal. On donna par la suite ce nom au pays entier. On appelle le port simplement *O-Porto*; le nom en resta à la ville d'*O-Porto*. Plus loin vers l'est, est une ville (*villa*) considérable et très-peuplée, connue sous le nom de *Villa-Nova do Porto*, séjour ordinaire de la classe peu aisée du peuple. Les gens de distinction habitent la ville d'*O-Porto* même. Entre *Villa-Nova* et *Gaya*, on découvre dans une petite plaine, sur le bord de la rivière, des magasins innombrables de vin, où il est déposé jusqu'au mo-

ment de le transporter. Ce lieu où règne le bruit et l'activité, est borné à l'est par une montagne très-escarpée du côté du fleuve, et dont la cime est couronnée par un couvent. On nous a dit que le nombre des habitans de *Gaya* et de *Villa-Nova*, montait à 20,000, y compris ceux qui se trouvent dans les maisons dispersées qui appartiennent à ces deux endroits.

Les montagnes qui bordent la rive septentrionale, sont composées de granit et de mica. On voit par-tout des traces de minéral, de cuivre, de malachite et d'autres métaux. Il serait avantageux d'exploiter une mine de cuivre sur la rive méridionale.

Le climat d'*O-Porto* est humide et nébuleux en hiver, à cause des montagnes et des forêts dont il est environné; il y fait aussi plus froid qu'ailleurs; cependant il y gèle rarement. La chaleur, au contraire, est très-grande en été, tant dans la vallée que dans la ville, exposée, par sa situation, à toute l'ardeur du soleil. Les vents sont ici, comme sur la côte de Portugal, très-réguliers en été: le matin règne celui d'est, qui, à midi, tourne au sud, et ensuite à l'ouest.

Ce dernier vent est très-favorable pour la navigation. La terre est bien cultivée, mais elle rapporte peu ; les oranges y arrivent de *Barcelos* et de *Braga*, et le vin de la partie supérieure du *Douro*. Toutes les productions enfin qui, chez nous, portent le nom de cette ville, ne se recueillent pas ici, mais on les exporte seulement d'*O-Porto*. Les jardins dans les environs de cette ville, sont beaux et agréables : on y cultive en plein vent, à côté des plantes du Cap et de la Nouvelle-Hollande, les gadèles, les groseilles et les fruits des climats septentrionaux de l'Europe, et qu'on ne voit pas même à Lisbonne. J'ai vu des jardins qui excitaient mon étonnement, par la variété de leurs productions ; toutes les plantes de nos contrées, ainsi que le jasmin du Cap (*Gardenia florida*), l'olivier odoriférant (*Olea fragrans*), le thé et le bec de grue du Cap, y venaient sans culture. Lorsqu'on voudra cultiver le thé en Europe, le pays le plus propre à choisir pour cet arbuste, serait, sans contredit, les provinces du nord en Portugal.

Le peuple de cette province paraît plus

superstitieux qu'ailleurs , quoiqu'il ne soit pas plus fanatique. Nous assistâmes ici à la Fête-Dieu , et nous vîmes la procession. Quelle différence entre les Portugais légers et nos campagnards catholiques , pleins de dévotion et de bigoterie ! Celui-là babille , rit , plaisante , s'agenouille en plaisantant , et à peine est-il à deux pas de la procession , qu'il remet son chapeau. Jamais dans ce pays nous ne fûmes soupçonnés d'hérésie , si ce n'est par un homme ivre , qui , non loin d'*Ovas* , nous demanda si nous étions chrétiens ou Ariens. Il venait probablement d'entendre un sermon contre les Ariens. Le peuple , au reste , est d'un caractère bienveillant , et *O-Porto* , dans ce tems-là , était , en quelque sorte , l'opposé de Lisbonne. On jouissait dans cette ville de la plus grande sécurité ; les vols et les assassinats étaient très-rares. Cependant on parlait quelquefois de coups de poignard donnés par la jalousie. La politesse et l'amabilité du peuple est extrême ; la langue semble même s'y prêter , parce qu'elle est entre-mêlée de phrases gaies et bouffonnes. La manière de prononcer durement le *ch* , comme en Espagne ,

est encore une particularité remarquable des provinces du nord du Portugal ; cette lettre, dans le sud de ce pays , se prononce comme en français. Le costume diffère également de celui des provinces méridionales : les sabots surtout , qu'on ne voit pas dans cette partie du pays, sont très-communs ici.

Fin du tome premier.

est encore une grande quantité de
 les provinces du nord du Royaume; cette
 partie dans le sud de ce pays, les provinces
 comme en France, la capitale d'Alex-
 andrie de cette des provinces d'Egypte
 dans le sud-ouest, de ce on ne voit pas
 dans cette partie du pays, sont les com-
 munes.

Fin du tome premier.

E R R A T A

DU PREMIER VOLUME.

PAGE 3, ligne 14, lisez résidant. — Pag. 7, lig. 24, graces. — Pag. 9, lig. 26, le vent tourne tout-à-coup à l'est. — Pag. 17, lig. 3, tout-à-coup on se trouve. — Pag. 27, lig. 6, autant. — Pag. 32, lig. 24, fera. — Pag. 52, lig. 1, supprimez le mot dans. — Pag. 61, lig. 1, On l'envoie. — Pag. 101, lig. 2, est Hernani. — Pag. 108, lig. 8, découvert. — Pag. 114, lig. 12, comme dans les. — Pag. 115, lig. 21, Basse-Saxe. — Pag. 131, lig. 16, jusqu'en. — Pag. 138, lig. 26, sent. — Pag. 145, lig. 5, entourées. — Pag. 149, lig. 1, *Estremadure*. — *Ibid.* lig. 11, elle se joint. — Pag. 156, lig. 13, s'aperçoivent. — Pag. 186, lig. 1 et 2, feldspath. — Pag. 187, lig. 26, d'Espagne qui est de. — Pag. 196, lig. 2 et 3, et enfin une plus rare encore. — *Ibid.* lig. 5, ensuite on arrive dans — *Ibid.* lig. 17, inconnues dans — Pag. 207, lig. 26, crusades d'étoffes. — Pag. 216, lig. 1, située. — *Ibid.* lig. 4, latitude Nord. — Pag. 233, et le *Mesembry anthemum* rampe... qu'il recouvre. — Pag. 235, lig. 25, ravages. Il est à présumer. — Pag. 237, lig. 4, traverser à cet aqueduc une — Pag. 238, lig. 3, ventilateurs. — Pag. 239, lig. 22, D'après cela — Pag. 240, lig. 10, oranges. — Pag. 244, lig. 2, dès qu'on y est. — Pag. 257, lig. 25, dans les mers du Midi de l'Europe.

TABLE

CONTENTS

1. Introduction 1

2. Chapter I 10

3. Chapter II 20

4. Chapter III 30

5. Chapter IV 40

6. Chapter V 50

7. Chapter VI 60

8. Chapter VII 70

9. Chapter VIII 80

10. Chapter IX 90

11. Chapter X 100

12. Chapter XI 110

13. Chapter XII 120

14. Chapter XIII 130

15. Chapter XIV 140

16. Chapter XV 150

17. Chapter XVI 160

18. Chapter XVII 170

19. Chapter XVIII 180

20. Chapter XIX 190

21. Chapter XX 200







